Zeitschrift: Éducateur et bulletin corporatif : organe hebdomadaire de la Société Pédagogique de la Suisse Romande

Herausgeber: Société Pédagogique de la Suisse Romande

Band: 111 (1975)

Heft: 33

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 07.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

33

Montreux, le 14 novembre 1975

éducateur

1172

Organe hebdomadaire
de la Société pédagogique
de la Suisse romande

et bulletin corporatif

Communiqués

AVEPS

Première neige

L'AVEPS organise à Bretaye un week-end à ski les 13 et 14 décembre 1975. Ce cours a pour but une révision de la technique et une remise en condition personnelle. Il est ouvert à tous les membres du corps enseignant.

Coût, tout compris : membres AVEPS Fr. 52.—.

Non-membres Fr. 58.—.

Renseignements et inscriptions jusqu'au 5 décembre 1975 auprès de Jacques MONTANGERO - Chemin des Dents-du-Midi 41 - 1860 Aigle. Tél. (025) 2 25 89.

Groupe de travail « Musique et handicapés »

Vendredi 28 novembre 1975, à 19 h., seront projetés deux films à la Fondation R. Delafontaine - Route de la Clochatte - 1052 Le Mont-sur-Lausanne :

Rythmique et Handicapés mentaux, réalisé par Mimi Scheiblauer ; film réalisé avec des sourds (gestes et flûtes de bambou).

Inscrptions auprès de Pierre Joost - Coteau de Belmont 12 - 1815 Clarens, jusqu'au 15 novembre 1975.

Prix de l'entrée : Fr. 5.—.

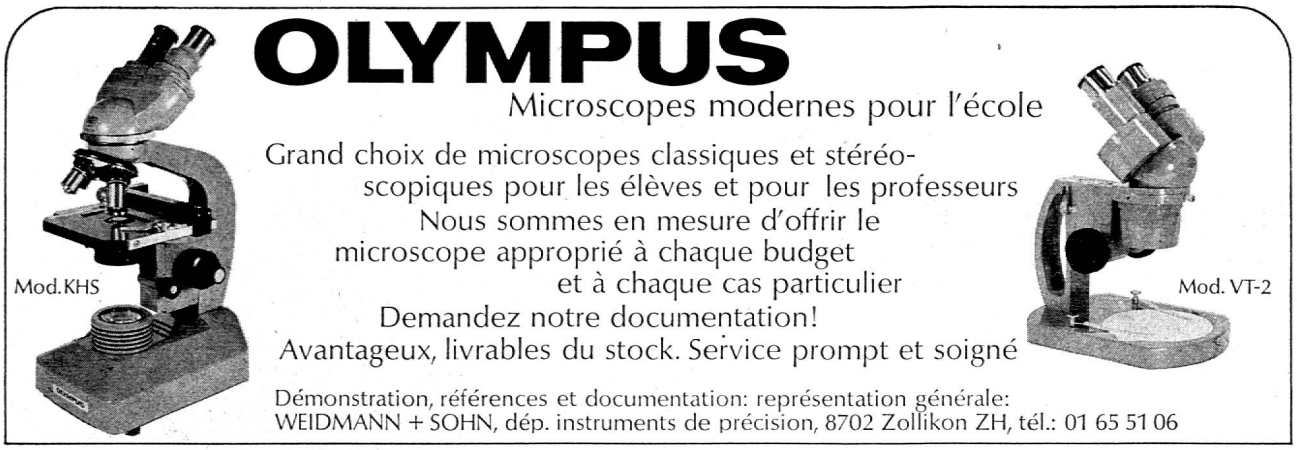
CEMEA

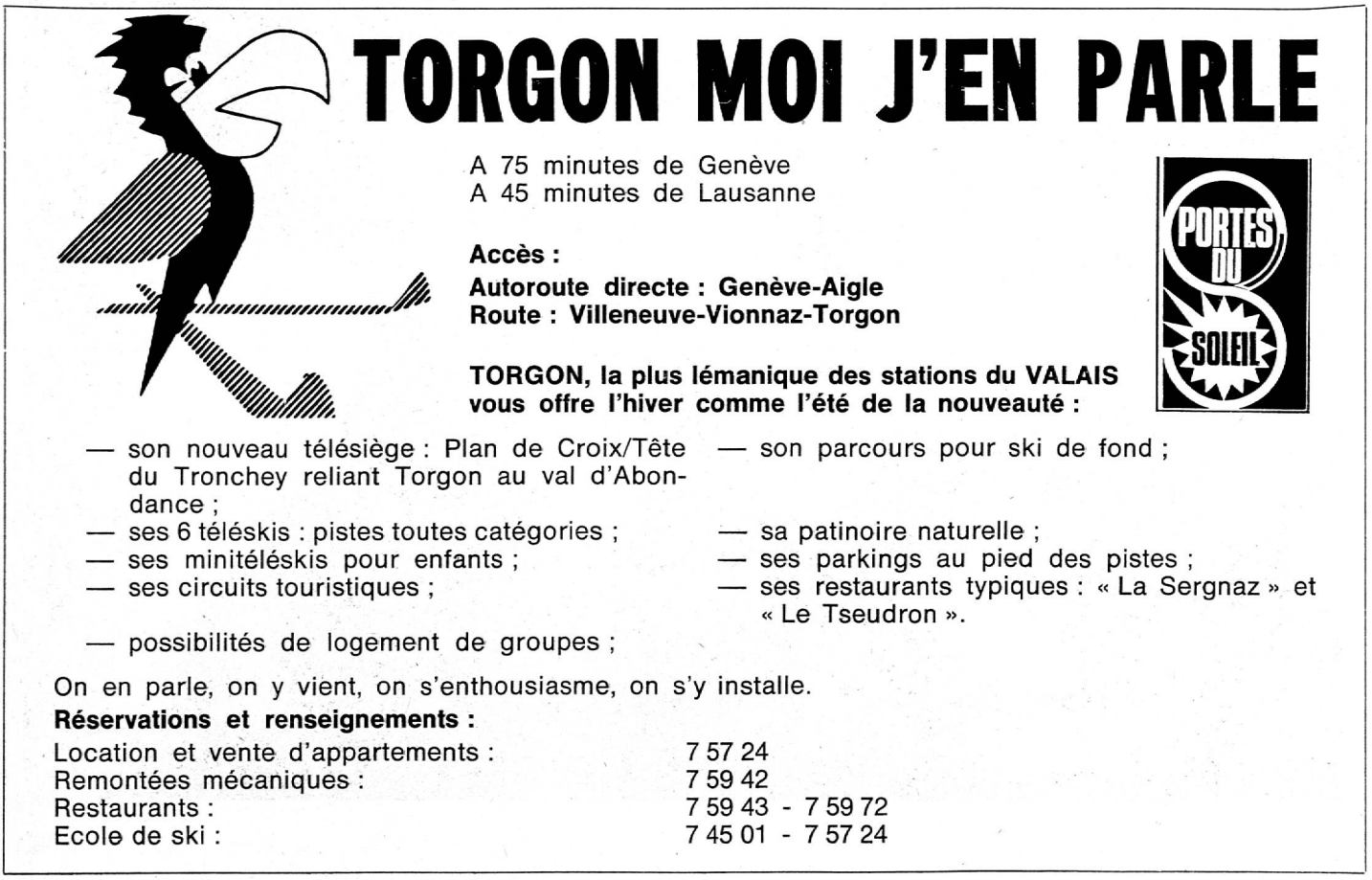
Les CEMEA (Centres d'entraînement aux méthodes d'éducation actives) organisent :

— un stage de formation d'animateurs de camp de ski, de vacances et classes de neige, du 26 décembre 1975 au 2 janvier 1976 aux Crosets.

Age minimum : 18 ans révolus. Prix : Fr. 320.—.

Tous renseignements ainsi que les formulaires d'inscription peuvent être obtenus à l'adresse suivante : CEMEA, case postale 121, 1000 Lausanne 13. Tél. (021) 27 30 01.





Sommaire

COMMUNIQUÉS

AVEPS 762

CEMEA 762

Groupe de travail « Musique et handicapés » 762

ÉDITORIAL

Des programmes expérimentaux 763

DOCUMENTS

L'éducation dans les kibboutz 765

Langage et communication ; niveaux de langue et enseignement 773

PAGE DES MAÎTRESSES ENFANTINES

Au cirque et au zoo 778

FORMATION CONTINUE

Cours de psychologie 780

RADIO SCOLAIRE

Quinzaine du 17 au 28 novembre 781

éducateur

Rédacteurs responsables :

Bulletin corporatif (numéros pairs): François BOURQUIN, case postale 445, 2001 Neuchâtel.

Educateur (numéros impairs) : Jean-Claude BADOUX, En Collonges, 1093 La Conversion-sur-Lutry.

Comité de rédaction (numéros impairs) :
Lisette Badoux, ch. des Cèdres 9, 1004 Lausanne.
René Blind, 1605 Chexbres.
Henri Porchet, 1166 Perroy.

Administration, abonnements et annonces : IMPRIMERIE CORBAZ S.A., 1820 Montreux, av. des Planches 22, tél. (021) 62 47 62. Chèques postaux 18 - 3 79.

Prix de l'abonnement annuel : **Suisse Fr. 35.— ; étranger Fr. 45.—**

Editorial

Des programmes expérimentaux

« Un plan d'études n'est pas immuable, il doit subir l'épreuve de l'expérience qui amènera certaines corrections. » C'est en ces termes que M. J.-P. Pradervand, président en 1972 de la Conférence des chefs de départements de l'instruction publique, s'est exprimé dans le préambule du plan d'études CIRCE alors fraîchement sorti de presse et signe tangible de la volonté de bâtir une école romande.

La coordination romande a donc maintenant trois ans d'âge. Il nous paraît nécessaire, aujourd'hui, de rappeler que le plan d'études CIRCE est expérimental, donc non définitif.

En effet, on constate un certain essoufflement parmi nos collègues. Ces recyclages qui s'ajoutent à ce perfectionnement continu, qui lui-même s'additionne à un renouvellement des méthodes ou l'utilisation d'un matériel didactique nouveau, pour certains, c'est trop. Et on se décourage. En bref, des maîtres romands trouvent le plan CIRCE boulimique.

Rappelons un peu les circonstances qui entourèrent la naissance de ce document. Comment a-t-on procédé dès 1967 ? On a nommé des sous-commissions pour chacune des disciplines avec mandat de proposer un programme. Qui, tant les associations que les départements, ont-ils choisi pour faire partie de ces groupes de travail ? Des enseignants — et c'est normal — qui se trouvaient avoir quelque affinité avec la discipline considérée. Et quand on a de l'affinité avec une branche d'enseignement, on met tout son cœur à en concevoir le programme, on met bonne mesure, on prépare quelque chose de copieux et cela en toute bonne conscience. Et quand on ajoute les unes aux autres ces portions largement comptées, on arrive nécessairement à un tout assez volumineux.

Collègues lecteurs, est-il besoin de le rappeler, vous avez en vos associations des porte-parole auprès des autorités scolaires. Si vous estimez donc que décidément vous n'arrivez pas à donner le tour, de grâce adressez-vous à votre comité, individuellement ou en groupe. Celui-ci se fera un devoir d'intervenir — par le truchement de votre association faîtière — auprès des responsables de la coordination romande afin que, conformément aux promesses faites en 1972, on apporte à ce plan d'études les corrections qui s'imposent.

Il y va de l'intérêt de tous, de nos élèves en premier. L'école romande est une entreprise audacieuse. Il s'agit que ses fondements soient solides. Un de ses fondements, c'est un plan d'études adapté et réaliste.

Jean-Claude Badoux.

Disques pour enfants

Disques pour l'enseignement

UNIDISC

Disques avec livrets explicatifs :

Variations musicales pour l'éducation rythmique et motrice.
Rythmix.
Imaginations I et II.
Danse, jolie danse, 1 à 10.
Danses du monde.
ABC de la danse populaire.
Chansons, rondes et danses pour l'école.

Instruments de musique ORFF

Education musicale

Sonor et Studio 49. Métallophones, xylophones, lames sonores (notes isolées), tambourins, cymbales, timbales, triangles, grelots, claves et autres instruments de percussion.
Disques et partitions de la méthode Orff.

La flûte par le disque, avec partitions.
Le piano par le disque, avec partitions.

Disques d'initiation musicale.

Activités créatives et jeux éducatifs

VIVISHOP

rue Curtat 8 P. et Ch. Gratwohl (021) 22 34 34
près de la Cathédrale de Lausanne

L'éducation dans les kibboutz

vue à travers les écrits de B. Bettelheim et de M. Kaffman

Introduction

Dans son ouvrage **Les Enfants du Rêve** [1], Bruno Bettelheim décrit la vie au sein du kibboutz [2], où l'organisation du travail est telle que l'éducation des enfants, de la naissance à l'adolescence, est confiée à des éducateurs spécialisés. Il importe de préciser que la grande majorité des parents sont convaincus de l'excellence de ce système. Il les décharge de la plupart des tâches éducatives, puisque parents et enfants ne sont réunis que 2 ou 3 heures quotidiennement, heures réservées à la détente.

Qui est Bruno Bettelheim ? Né à Vienne en 1903, il a étudié la psychanalyse dans cette ville. Victime de la répression nazie, il a passé un an dans les camps de concentration avant de pouvoir gagner les Etats-Unis. En 1964, soit au moment où cette étude a été entreprise, Bettelheim enseignait la psychologie de l'enfant et de l'adolescent à l'Université de psychologie de Chicago, tout en dirigeant une clinique d'orthogénique. Ces quelques indications biographiques, quoique très sommaires, me paraissent néanmoins fort utiles : elles permettent d'expliquer l'intérêt de Bettelheim pour cette forme de vie et d'éducation communautaires particulière à Israël et de mieux comprendre dans quelle optique il a entrepris cette étude.

Si l'on admet que chaque individu considère l'événement en fonction de son background socioculturel, essayons de définir comment Bettelheim aborde la réalité kibboutz. Je pense que le point de vue de l'auteur est conditionné par les trois facteurs suivants :

1. **Juif** lui-même, il voit cette forme de vie communautaire comme une réaction contre la famille juive traditionnelle et plus particulièrement contre l'emprise qu'exerce la mère sur ses enfants. En d'autres termes les membres du kibboutz en décidant de vivre en communauté et de confier à des spécialistes l'éducation de leurs enfants veulent rompre avec la tradition de la famille monocellulaire et de ses contraintes, dont ils ont beaucoup souffert.

2. **Psychanalyste** formé à Vienne, le problème des relations entre l'enfant et ses géniteurs constitue le centre de ses préoccupations. Or qu'en est-il de cette forme de relations dans un type de société qui, à l'inverse de ce que nous avons vécu dans nos pays occidentaux, s'efforce de limiter les rapports parents-enfant, au nom du bien de l'enfant ? On peut se demander en effet comment dans de telles conditions il construit son « moi », franchit les différents stades du développement affectif. Par exemple, le complexe d'Œdipe existe-t-il dans un milieu où l'on mise davantage sur l'influence des pairs de l'enfant que sur celle de la famille ?

3. Enfin Bettelheim laisse transparaître les préoccupations de nombreux citoyens **américains** au cours des années 60. Dans ce pays où l'économie est en pleine expansion, le standing de vie le plus élevé du monde, on assiste à une insatisfaction des jeunes qui se traduit par l'escalade de la violence et l'usage de plus en plus répandu de la drogue parmi les adolescents. Aussi commence-t-on à douter des bienfaits de la technique et de la croissance économique. En outre, les jeunes générations remettent en question notre mode de vie, de penser, et par conséquent l'éducation. Dans ce contexte la famille n'est pas épargnée. On peut se demander si, se voulant peu contraignante (pour éviter les frustrations), permissive, elle n'a pas une part de responsabilité puisque le nombre des jeunes psychopathes n'a jamais été aussi grand. Autant de problèmes brûlants que pose la société américaine et ne laissent pas d'inquiéter travailleurs sociaux, éducateurs, psychiatres, etc.

L'expérience kibboutznique me paraît intéressante à plus d'un titre. Elle représente une tentative — combien audacieuse pour l'époque — de transformer la société, ses structures et les relations entre individus. Ce qui en fait l'originalité c'est la clairvoyance des pionniers qui ont compris qu'aucun changement profond n'est viable, sans modifications radicales des habitudes éducatives au sein de l'école comme au sein de la famille. Le déterminisme de ces jeunes, leur abnégation ne peuvent que forcer l'admiration.

L'éducation au kibboutz vue à travers B. Bettelheim

LE MOUVEMENT KIBBOUTZ

Il est difficile de décrire le mouvement kibboutz, en raison des aspects divers qu'il a revêtus au cours des années. Aussi ne faut-il pas s'étonner si tant d'idées fausses circulent à son sujet.

Qu'est-ce que le kibboutz pour l'homme de la rue ? Une forme d'exploitation agricole collective, adoptée par l'Etat d'Israël, depuis sa constitution en 1948, et dont l'objectif principal était de développer l'agriculture dans des régions incultes.

En fait cette définition ne correspond que de loin à la réalité :

[1] *Bettelheim, Bruno.* Les Enfants du Rêve *(The children of the dream). Paris, Laffont, 1971.*

[2] *Kibboutz en hébreu signifie groupe.*

1. le mouvement kibboutz date du début du siècle ;
2. depuis une ou deux décennies, à l'exploitation agricole s'est adjointe une petite industrie (de transformation par exemple), de sorte qu'aujourd'hui il est des kibboutz qui peuvent être comparés à de véritables villages ;
3. le mouvement kibboutz ne présente pas l'unique organisation du travail en Israël, puisque au total, il n'occupe que 90 000 membres, soit 3 % environ de la population.

Ajoutons encore que dans le pays même, cette conception de la société et de l'éducation fait l'objet de vives critiques et que nombreux sont ses détracteurs. Les événements politiques de ces dernières années ont été l'occasion d'une remise en question générale au cours de laquelle le comportement des kibboutzniks n'a pas manqué d'être évoqué.

Pour être complet, il faudrait également prendre en considération d'autres éléments. Par exemple, parmi les personnes interrogées par Bettelheim, se trouvaient des jeunes appartenant à la 1re, 2e ou 3e génération, ce qui explique les différences d'opinions. Or on a remarqué des réactions différentes aux exigences de l'éducation collective, selon l'appartenance à la première, deuxième ou troisième génération.

Autre divergence, selon l'origine ethnique et culturelle des fondateurs du kibboutz et plus encore leur appartenance à l'aile droite ou gauche du mouvement. On entend par aile gauche, les représentants les plus farouches de l'idéal socialiste et collectiviste, ceux pour qui toute forme de propriété est haïssable.

Autant de facteurs qui ajoutent à la complexité du problème. Essayons cependant de dégager quelques-uns des principes essentiels qui ont présidé à la création des kibboutz et à leur développement.

Le premier kibboutz a été créé en 1909 à Deganya, au bord du lac Tibériade, par 12 jeunes, garçons et filles, résolus à créer une communauté agricole et à faire œuvre de pionnier. Désireux d'échapper à la promiscuité des ghettos, où étaient contraints de vivre les juifs des grandes villes d'Europe centrale et orientale, ces jeunes idéalistes décident de rompre avec les servitudes de leur condition et choisissent l'aventure. Ils prennent pour objectif de reconstruire le pays de leurs ancêtres spirituels. Sans argent, sans connaissance particulière, ils arrivent dans une région de terres abandonnées, marécageuses dans le centre et désertiques au sud. Pour des raisons à la fois pratiques et économiques, mais aussi par idéal, ils décident de tout mettre en commun et de partager réussites et échecs. On peut dire que deux idées ont donné naissance à cette forme d'établissement communautaire particulière à Israël : l'idée sioniste (le retour du peuple juif dans sa patrie) et l'idée socialiste (la création d'une société égalitaire et collectiviste).

Trois principes fondamentaux sont à la base de l'institution. Ce sont :

1. la propriété commune de tous les biens matériels ;
2. la répartition égale et commune de tous les revenus, qu'ils soient investis dans l'amélioration du niveau de vie ou dans le développement de l'exploitation (agricole ou industrielle) ;
3. **l'éducation commune et égale de tous les enfants.**

Sans rejeter les motivations sioniste et socialiste, Bettelheim met l'accent sur des mobiles psychologiques : le désir de renier l'existence des ghettos et celui de créer une nouvelle manière de vivre où les traditions familiale, éducative [1] et religieuse ne seraient plus une contrainte.

Ces jeunes, souvent considérés comme appartenant à une élite, n'avaient cependant pas été préparés à la vie de pionnier en milieu agricole. Aussi les difficultés et leur totale inexpérience vont-elles les obliger à recréer un monde clos, assez semblable à celui du ghetto, mais sur des bases radicalement nouvelles. Faut-il s'en étonner ? Ce mode de vie leur a permis de survivre dans un milieu politiquement défavorable, il leur permettra de tenir dans un environnement foncièrement hostile. Cependant si au ghetto l'attachement aux croyances religieuses tenait bien lieu « de ciment », au kibboutz il n'en est rien. A la place des croyances de leurs parents — et de tout ce que cela implique — ils adoptent une morale du travail liée au retour à la terre dans un esprit socialiste et athée.

Or, qui dit socialiste dit égalité dans tous les domaines. Il semble que le mouvement kibboutz ait été une révolte spécifiquement juive contre la situation dégradante de la femme dans la société. En effet, si être né juif était un sort peu enviable, être femme était une malédiction dans « une religion qui voulait que les hommes remerciassent Dieu chaque jour de ne les avoir pas créés femme ». Ceci explique pourquoi les femmes (de la première génération) considéraient les travaux masculins comme préférables aux travaux féminins. D'ailleurs ce sont les femmes qui insistèrent pour que les grossesses et les soins à donner aux enfants ne fassent pas obstacle à leur égalité absolue avec les hommes. Il est à noter que si l'idéal kibboutz était de conquérir la terre et de bâtir une société nouvelle... aucune place n'avait été prévue pour les enfants. De sorte que le premier enfant à naître au kibboutz posera de nombreux problèmes. Voici ce qu'écrit Bettelheim sur le rôle particulier attribué à la femme dans la société juive :

> *« ... la mère du ghetto, la « mama » juive, donne tout à son enfant mais attend aussi beaucoup en retour. »*
> *« Selon la doctrine orthodoxe, est juive toute personne née d'une mère juive ; dans ce domaine du moins, l'homme ne compte pas. Aussi la tradition religieuse vient même renforcer les exigences de la mère en rendant la fille responsable de la perpétuation de la race juive. »*
> *« ... pour être une bonne fille, elle (la petite fille juive) devra plus tard être une bonne mère. Car elle est la fille qui paiera sa mère de tout l'amour dont elle a été entourée en lui donnant un petit-fils. »*
> *« L'essentiel du rôle féminin dans le ghetto était de consacrer toute sa vie de femme à son mari et à ses enfants. »*

C'est contre cela que les filles se sont rebellées. La pionnière qui refusait d'être uniquement épouse et mère désirait être le compagnon de travail de l'homme et son égal tous les jours de sa vie. Puisqu'elles avaient l'approbation de leurs camarades masculins, elles seraient pour eux de tendres compagnes, accepteraient de devenir épouse, mais d'un genre nouveau. Plus tard, lorsque naîtront les premiers enfants et que les kibboutzniks devront penser éducation, ils n'auront qu'une idée en tête : protéger l'enfant d'un mauvais maternage, étant convaincus que seuls les parents sont responsables des troubles psychiques.

Pour éviter cet écueil, une solution s'imposait : confier l'éducation des enfants à des personnes étrangères qui certes ne donneraient pas autant mais exigeraient moins également. Les enfants étant élevés en collectivité, ils n'auraient pas à souffrir car le peu de contact avec les parents serait largement compensé par la présence des autres enfants.

Cette façon de procéder offrait divers avantages. Il libérait la mère, lui permettait d'avoir une activité, donc d'être productive, enfin lui enlevait la crainte de commettre les mêmes erreurs que sa pro-

---

[1] *Bettelheim se réfère aux méthodes autoritaires en vigueur dans les gymnases allemands que fréquentaient la plupart d'entre eux.*

pre mère. Le désir des kibboutzniks était que les enfants ne puissent éprouver pour leurs parents que des sentiments positifs. C'est pourquoi, afin d'éviter tout phénomène d'usure ou de rejet, ne devaient-ils vivre avec leurs enfants que des moments heureux. Il est à noter que la deuxième génération — ou la première née au kibboutz — sera elle aussi favorable à l'idée de confier l'éducation à des spécialistes.

En résumé si les enfants n'ont pas été particulièrement bienvenus au kibboutz, les fondateurs empoignèrent le problème et s'efforcèrent de mettre sur pied un système d'éducation en plein accord avec leur idéal. Sans expérience, enclins à douter de leur instinct parental, obnubilés par leur désir d'égalité, leurs erreurs ont été nombreuses.

Avant d'envisager si l'éducation telle que les premiers kibboutzniks l'ont... rêvée... est un succès ou un échec, force est de reconnaître l'efficacité de la méthode, puisqu'en une génération a été créé un type d'homme qui a rompu avec des traditions séculaires.

ATID [1]

Le kibboutz qui a servi à Bettelheim de champ d'observation durant son périple de sept semaines en Israël a été fondé par des Juifs d'Europe orientale. Créé avant 1936, il appartient à la catégorie des kibboutz « anciens », c'est-à-dire particulièrement bien équipés et en mesure de fournir à leurs membres un degré de confort élevé pour ce genre d'établissements communautaires.

Kibboutz prospère, Atid est construit « en dur ». Les conditions de logement y sont considérées comme favorables, puisque les membres plus anciens disposent d'un studio, s'ils sont célibataires, ou d'un petit appartement, s'ils sont mariés et ont mis au monde plusieurs enfants.

Le principal revenu d'Atid provient de l'agriculture. En 1964, le kibboutz abritait 300 membres qui tous exerçaient une activité, la grande majorité à plein temps, les autres, des personnes âgées, à raison de quelques heures par jour. Outre ces 300 personnes, le kibboutz abritait 40 à 50 visiteurs, jeunes gens venus se familiariser avec ce genre de vie, soit par curiosité, soit avec l'intention de fonder eux-mêmes un nouveau kibboutz. Enfin, le nombre des enfants s'élevait à 170.

En d'autres termes, Atid abrite et fait vivre plus de 500 personnes qui se répartissent les tâches comme suit : sur 300 personnes actives 120 travaillent à l'agriculture, 50 à 60 s'occupent de l'éducation et de l'instruction des enfants, tandis que le reste des membres — 120 à 130 — assure la bonne marche du kibboutz et l'entretien de toute la communauté. Il importe de compléter ce tableau en disant que dans chaque kibboutz quelques membres travaillent à l'extérieur et touchent un salaire qui constitue une partie des revenus du kibboutz. En outre, chaque établissement met à disposition du mouvement dont il relève, quelques personnes.

De ces indications il me paraît intéressant de retenir les données suivantes :

1. à Atid, on compte environ 1 enfant pour 2 adultes ;
2. sur 300 membres exerçant une activité, 50 à 60 consacrent leur temps aux enfants : soins divers, surveillance, plus tard formation intellectuelle, physique, professionnelle, etc. ;
3. ces 50 à 60 personnes ont à s'occuper de 170 enfants pratiquement de la naissance à l'adolescence. Cela signifie que théoriquement et en moyenne, chaque adulte dont l'activité se rapporte à l'éducation et aux soins des enfants est responsable de 3 enfants.

Il est permis de penser que l'encadrement éducatif est bon, voire excellent, du point de vue quantitatif pour le moins. D'après les informations que je possède dans un établissement de type internat, établissement qui seul autorise la comparaison, on considère comme souhaitable de disposer d'un adulte pour 5 enfants au niveau préscolaire et pour 6 enfants au niveau scolaire [1]. En fait l'idéal des fondateurs n'était-il pas de créer les kibboutz « non pour avoir le plus gros revenu possible, mais pour donner à ses membres la plus haute qualité de vie qu'il soit ». Semblable préoccupation, voici 40 ans ou plus, me paraît remarquable.

LES QUESTIONS QUE SE POSE B. BETTELHEIM

En débarquant en Israël, Bettelheim ne s'est pas dépouillé de sa mentalité ni de ses préoccupations de psychiatre américain. En présence d'un système d'éducation qui a atteint ses objectifs, il va essayer de mettre en évidence les principaux facteurs de cette réussite. Pragmatique, Bettelheim se pose des questions. Un système d'éducation semblable serait-il réalisable dans un autre type de société ? Pourrait-il s'appliquer avec succès aux milieux américains défavorisés ? Pris en charge par des spécialistes dès la première enfance, le petit Noir américain aurait-il plus de chance de s'adapter à la société dans laquelle il vit, et par conséquent de causer moins de tracas aux autorités ?

Les deux dernières sections du premier chapitre (« Implications » et « Elargissement du champ d'application ») constituent à mon avis la partie la plus dense et originale de l'ouvrage. L'auteur y explique pourquoi il est justifié de parler de réussite. Ses critères ? Le taux très bas de délinquants, d'homosexuels, d'inadaptés scolaires, etc.

Bettelheim donne plusieurs explications à cet état de fait. Deux d'entre elles ont retenu tout particulièrement mon atten-

[1] *Nom fictif, qui signifie AVENIR en hébreu, donné au kibboutz décrit dans « Les Enfants du Rêve ».*

[1] *Il s'agit d'une moyenne des normes en vigueur à Genève.*

tion. Elles me paraissent propres à tout système d'éducation collectiviste, ou semi-collectiviste, comme ceux pratiqués en URSS, par exemple. Ce sont :

1. l'homogénéité du système ;
2. le fait que l'éducation est considérée comme l'émanation d'une société pleinement acceptée par la quasi-totalité des citoyens.

Ces deux principes sont la clé de voûte des systèmes communautaires et de l'efficacité de leurs méthodes. Au kibboutz il y a cohésion profonde en ce qui concerne l'éducation des enfants. Même si des parents ne sont pas d'accord sur des points de détail, tous estiment que l'organisation et les institutions kibboutz sont ce qu'elles doivent être. Voici ce qu'écrit Bettelheim à propos de l'influence d'une telle adhésion sur le comportement de l'enfant à l'école :

> « ... il n'y a pas de doute que l'enfant répond à l'harmonie secrète — ou au manque d'harmonie entre ses parents et la société qui l'entoure. Dès son entrée à l'école — que ce soit une garderie ou un jardin d'enfants — il réagit au moindre désaccord qu'il pressent entre ses parents et l'éducateur. »

On peut se demander si pareil consensus est concevable dans une société de type occidental, largement diversifiée. Par ailleurs, si un système de ce genre était mis sur pied, je craindrais pour ma part qu'il ne rencontre que méfiance et hostilité auprès des classes défavorisées, car souvent elles tiennent la société pour responsable de leurs conditions ou la considèrent comme un ennemi faisant obstacle à leurs aspirations.

En conclusion, au point de vue sociologique l'éducation donnée dans les kibboutz est une réussite. Cependant des conditions précises sont nécessaires qui font que chaque individu reconnaît le droit à la société de modeler sa vie et celle de ses enfants. Grâce à ce consensus, à l'unicité des influences, les troubles mentaux et l'inadaptation scolaire sont rares.

Un autre aspect, non moins important à mes yeux, est à considérer. Il s'agit de l'aspect psychologique du problème. En effet, on peut se demander si l'enfance, l'adolescence passées au kibboutz sont des périodes heureuses. En d'autres termes quel est le prix de cette réussite.

LES PREMIÈRES ANNÉES DU PETIT ENFANT

Bettelheim estime qu'en milieu kibboutz le nombre des enfants perturbés psychologiquement est peu élevé (en comparaison avec celui des enfants vivant en institutions), malgré la présence très limitée de la mère.

Le principe de base de cette éducation veut que les parents délèguent leur pouvoir à la communauté. Cette dernière répartit en trois catégories les besoins de l'enfant :

1. besoins physiques (nourriture, abri, vêtements, etc.) ;
2. besoin de compagnie ;
3. besoin d'affection.

Pour prendre soin physiquement de l'enfant, les parents font appel à une puéricultrice, la METAPELET [1], les autres enfants de la communauté répondent au besoin de compagnie, tandis que les parents satisfont le besoin d'affection. Comme les enfants vivent dans un autre bâtiment que les adultes, ceux-ci ont la possibilité de leur rendre visite plusieurs fois par jour. Cette répartition des tâches a des incidences sur le plan psychologique. Elle empêche que l'enfant s'attache à une seule personne, pourvoyeuse de toutes les satisfactions, qu'il devienne dépendant et vive dans l'angoisse de déplaire et de perdre cet être essentiel à ses yeux.

Considéré comme un moyen naturel d'élever un enfant, l'allaitement est recommandé, mais réglementé par la communauté. Dès le 3e mois, le nourrisson doit commencer à prendre des aliments solides à la cuiller, afin qu'à 6 mois le sevrage soit terminé et que la mère puisse reprendre ses activités à plein temps. Sauf exception, le bébé ne connaît pas le biberon. A la nurserie les enfants vivent par groupes de 4 à 6 qui fusionnent à la maison des petits en groupes plus importants et théoriquement stables jusqu'au lycée.

Sevré très tôt, privé de biberon, empêché de sucer ses doigts, ces obstacles au plaisir oral doivent l'inciter à ne rechercher le plaisir que dans la communauté. En revanche, parents et metapelets n'accordent que peu d'importance aux questions de bonne tenue à table, de propreté, etc.

A la pouponnière, où il reste jusqu'à un an et demi environ, tout comme à la « maison des petits » qui l'hébergera durant 2 ans, et plus tard au jardin d'enfants, il n'est jamais seul. Autour de lui un tourbillon de visages : les metapelets et leurs aides, les parents et à toute heure du jour et de la nuit, la présence des enfants du même groupe d'âge, seul élément immuable et sécurisant. La non-permanence des adultes, les fréquents changements d'habitat, tout semble conçu pour que l'enfant apprenne à ne compter que sur lui et sur la communauté. Aussi ne doit-on pas s'étonner si les enfants se détournent des adultes. Dans l'esprit de l'enfant le groupe occupe la première place, le kibboutz la deuxième et les parents la troisième.

L'organisation de la journée au kibboutz veut que chaque jour de 17 à 19 heures les familles se trouvent réunies dans le logement des parents. Ces deux heures passées, les parents vont mettre au lit leur(s) enfant(s), avant de reprendre leurs activités communautaires. Ce moment de la séparation est souvent pénible, voire traumatisant pour les petits. Que penser de ces pratiques du point de vue psychologique ? Deux remarques me paraissent s'imposer. Premièrement, en comparaison avec la famille de type traditionnel, on peut dire que l'enfant du kibboutz est soumis à une richesse exceptionnelle de stimulations, d'incitations à l'action. Secondement, ce système favorise les interactions entre individus au détriment de la relation unique, privilégiée. Il n'encourage nullement le développement de la vie intérieure et d'une sensibilité raffinée. En outre Bettelheim ne peut s'empêcher de faire remarquer la différence entre l'effort matériel que s'impose la communauté pour assurer aux jeunes la meilleure éducation possible et le peu d'engagement de ses membres sur le plan personnel et affectif.

Les enfants prenant leur repas et dormant dans « leur maison », les relations familiales ont un côté artificiel, endimanché. La précarité de tels liens affectifs, combien nécessaires au jeune enfant pour lui aider à trouver son identité et structurer sa personnalité, aura par la suite des répercussions sur son comportement affectif et relationnel.

En résumé, on peut dire que durant les premières années de sa vie, le petit enfant né au kibboutz connaît peu de contraintes et d'interdits. Tout son environnement tend à le rendre indépendant, actif et à l'intégrer dans la communauté à laquelle il doit tout. Il sera sociable, maître de lui, entreprenant, mais peu enclin à rechercher sécurité et échanges dans une relation intime avec les adultes. Cette éducation, où l'affection et la chaleur humaine tiennent si peu de place, s'est fixée comme premier but de faire de chaque individu un bon camarade.

LA PÉRIODE DE LATENCE

Ces années me paraissent être particulièrement heureuses pour de multiples raisons. En premier lieu la vie au kibboutz étant peu protocolaire, les exigences des adultes sont minimes, deuxièmement leurs ambitions sont limitées et en-

---

[1] *Elle s'efforce également de stimuler l'activité de l'enfant.*

fin ce que l'on attend de l'enfant correspond en grande partie à ses propres inclinations.

Au kibboutz « le dressage », qui consiste à inculquer aux jeunes enfants les bonnes manières, le respect des adultes et des choses, est simplifié à l'extrême. La propriété privée étant formellement interdite, les chambres à coucher sont nues. Dans la salle à manger, les salles de jeu, pas de meuble fragile, d'objet précieux. Puisque les vêtements appartiennent à la communauté, les soigner devient une obligation secondaire. Pour éviter les consignes, qui risqueraient d'exaspérer adultes et enfants, tout l'aménagement intérieur est fonctionnel et robuste. A table même absence de discipline contraignante. La façon de se tenir importe peu et, aussi bien chez les grands que chez les petits, les repas sont expédiés sans cérémonie [1].

Il importe de souligner également le climat de liberté dans lequel évoluent les enfants. Au kibboutz peu de dangers physiques sont à craindre, aussi les consignes sont-elles rares. L'acquisition et le développement du langage sont favorisés par la présence continuelle des autres et l'insertion dans la vie active se fait graduellement car dès le plus jeune âge les enfants élèvent des animaux et travaillent dans leur ferme. D'ailleurs une partie de l'enseignement est en rapport avec les exploitations qui font vivre la communauté. Autre fait remarquable à mes yeux, c'est le respect de l'adulte pour les activités de l'enfant. Elles lui paraissent aussi légitimes et importantes que les siennes. En bref, on peut dire que l'enfant de 8 à 10 ans trouve dans le kibboutz un univers à sa mesure.

Une critique souvent formulée concerne le grand nombre d'enfants qui mouillent leur lit durant la nuit (40 % à l'âge de 9 ans). L'explication de Bettelheim est la suivante : les parents ne voulant pas aller à l'encontre de la nature n'interviennent pas et n'apprennent pas à l'enfant à se lever la nuit. Ajoutons que l'obscurité, la configuration des lieux ne l'incitent pas à sortir de son lit.

Cette période étant celle où l'école joue un rôle prépondérant dans la vie de l'enfant, je regrette que Bettelheim nous renseigne si peu à ce sujet. En revanche, il consacre plusieurs pages au développement affectif du petit kibboutznik. Vu mon incompétence dans ce domaine, je me bornerai à mentionner quelques affirmations qui m'ont particulièrement frappée.

Les principes de base du kibboutz qui abolissent la propriété personnelle, limitent l'entreprise des parents et multiplient les relations personnelles parviennent de la sorte à atténuer la source d'angoisse créée par le complexe d'Œdipe [2]. Ceci est vrai surtout pour les enfants nés au kibboutz. Corollaire en quelque sorte de cette absence de remous sur le plan affectif, puisque la sécurité matérielle et affective est acquise, l'incapacité de dialoguer avec les absents. Les enfants nés au kibboutz ignorent l'introjection, d'où, remarque Bettelheim, leur difficulté à sortir de soi, à faire des hypothèses, à « reconstruire le monde ». Je pense quant à moi que cette rigidité intérieure, cette impossibilité d'extrapoler, se traduit avec les années par un manque de créativité, de densité intérieure. A cela l'auteur répond : « Le but de l'éducation donnée par le kibboutz est de changer les juifs du ghetto en fermiers qui travaillent de leurs mains et non d'en faire des super-intellectuels. »

Autre conséquence du mode de vie au kibboutz que Bettelheim juge positive sur le plan psychologique, le maternage multiple. Il favorise l'unité intérieure de la personnalité en intériorisant les personnes dispensatrices tour à tour de plaisir et de frustration. Or, en raison des principes établis, « les metapelets frustrent et gratifient, et les parents gratifient et frustrent ».

On peut dire en conclusion que l'enfant de 6 à 11 ans est exceptionnellement heureux au kibboutz. Tout concourt à éveiller ses intérêts, sans que des obstacles notables ne viennent perturber le développement harmonieux de sa personnalité.

L'ADOLESCENCE

Comment ce passage délicat est-il vécu dans une société aussi fermée que le kibboutz ? De même que dans toute société industrialisée par une opposition à la génération précédente, celle en l'occurrence qui a mis fin à une errance de 2000 ans. Les données du problème se présentent cependant différemment [1].

Sur le plan politique, par exemple, ils éprouvent à la fois de l'admiration et du ressentiment contre ceux qui n'ont pas su empêcher Israël de s'acheminer vers le capitalisme. Vivant en état de complète dépendance économique sans avoir le prétexte de rompre le carcan de la tradition, contraints à l'abstinence sexuelle, les adolescents s'épuisent dans le refoulement. Par ailleurs peu aptes à la rêverie, ils tentent de trouver refuge dans le groupe et la communauté qui représente une sorte de sur-moi collectif.

Ces différentes raisons me laissent penser que l'adolescence au kibboutz n'est pas une période privilégiée. Toute l'éducation que le jeune a reçue visait à faire

---

[1] *Bettelheim explique qu'il s'agit probablement d'une réaction contre la religion juive, où le repas est un acte important, chargé de signification.*

[2] *Il laisse entendre que le conflit œdipien est propre à notre société bourgeoise et possessive.*

[1] *Par souci de simplification, ces lignes se rapportent à la première génération née au kibboutz.*

de lui un futur kibboutznik. La communauté a choisi ses activités, ses loisirs, ses vêtements, en fonction de critères idéologiques. Au moment de l'adolescence, le jeune, tout en restant persuadé que la vie au kibboutz est le nec plus ultra, éprouve un immense désir d'organiser son existence selon ses goûts et ses aspirations. L'univers limité, dans lequel il vit, ne lui suffit plus. Il désire entrer en contact avec d'autres modes de vie, ne fût-ce que pour en critiquer la médiocrité. L'American way of life, en particulier, le fascine. En désaccord larvé avec la communauté, privé de diversions extérieures, travaillé par les désirs sexuels, cette période contraste étrangement avec les années précédentes si riches en expériences positives.

Etre adolescent signifie à la fois essayer de trouver son identité et, grâce à une activité professionnelle, se faire une place dans la société. Au kibboutz, si la place dans la société est assurée, celle-ci est désignée par les aînés. En effet, le comité du travail n'envoie que 10 % des bacheliers à l'université — pour survivre la communauté a besoin de bras — et les besoins du moment influencent le choix des professions. On ne fait rien, notamment, pour faciliter la tâche de ceux qui préparent l'examen d'entrée à l'université, puisqu'ils doivent le faire après une journée de travail à l'étable ! Ceci peut paraître surprenant, mais deux faits sont à retenir. D'une part le travail physiquement pénible est tenu en estime et d'autre part les tâches sont assignées sans que soient prises en considération les aptitudes des individus.

Au niveau de l'adolescence, l'emploi du temps est très chargé. Outre 6 heures de classe plus les devoirs, 3 heures de travail agricole, 2 à 3 heures consacrées à la famille, diverses activités sociales occupent une grande place. Il n'est pas étonnant que la plupart des jeunes se plaignent de surmenage, à tel point que leur formation militaire leur apparaît comme une période « de tout repos ».

Cette hyperactivité leur laisse peu de temps pour la rébellion. D'ailleurs si l'un d'eux essaye de s'opposer au groupe par ses opinions ou en refusant d'accomplir la tâche qui lui a été assignée, il est aussitôt écarté et l'objet de sanctions sévères, comme la privation de nourriture. L'emprise du groupe est si forte que toute manifestation d'amitié entre deux de ses membres est combattue avec énergie. Aussi l'adolescent vivant au kibboutz n'a-t-il pas de relation intime et ignore la joie que procure une amitié profonde et durable. Il n'a pas la possibilité de s'isoler et d'avoir une vie personnelle. L'enfant, puis l'adolescent, quelle que soit son angoisse, apprend à ne compter que sur lui car ses parents comme la metapelet lui demandent de se soumettre aux décisions du groupe. Une seule solution possible, s'efforcer de refouler ses sentiments les plus profonds.

Une autre particularité qui frappe le visiteur occidental est le côté « mouvement de jeunesse » qui transparaît, en filigrane, au travers de tout le système éducatif et empêche que des rapports intimes se nouent entre les jeunes. Le besoin de faire partager à un autre ses émotions, de l'admettre dans son propre monde, de lui dévoiler son être le plus secret, exige une certaine connaissance de soi et de l'imagination. Or le kibboutznik n'est pas accoutumé à ce genre de raffinement. Bettelheim en vient à penser que l'enfant né au kibboutz n'éprouve pas le besoin d'intimité car, si ce besoin n'est pas inné, rien dans sa vie n'a pu faire naître en lui une semblable aspiration [1].

Dans le domaine sexuel, après la flambée de liberté qui a caractérisé la génération des pionniers, le kibboutz a adopté une position plutôt puritaine. Les relations avant le mariage sont jugées peu souhaitables, car elles diminuent le rendement scolaire. Quant à la fille enceinte, elle est exclue de l'école si ce n'est du kibboutz. Et pourtant de la nurserie jusqu'au service militaire, garçons et filles partagent la même chambre, prennent leur douche ensemble. C'est ce que les éducateurs appellent une attitude « naturelle et ouverte » vis-à-vis du sexe. Comme par ailleurs « se garder pur » est un des principes inculqués depuis la petite enfance, toute émotion sexuelle a été réprimée et sublimée. Il en résulte que l'absence d'intimité avec soi-même rend impossible l'intimité avec les autres. Trop de sensations ont été refoulées, concernant leur corps notamment. C'est pourquoi on constate une grande distance physique et émotionnelle entre personnes, nées au kibboutz, qui s'aiment.

Habitué depuis toujours à contenir ou à réprimer ses désirs, le jeune n'est pas aussi traumatisé qu'on l'imagine. Son comportement est celui d'un être réaliste, très peu démonstratif, indifférent à toute manifestation de sensibilité et surtout entraîné à ne pas donner libre cours à ses sentiments. Pris isolément, le kibboutznik est timide et peu enclin à s'exprimer. Cette timidité fait place, cependant, à une grande assurance lorsqu'il parle au nom du groupe, « tous ensemble nous... ».

On peut conclure que sans contact extérieur, il n'est pas de vie intérieure. D'où l'impression d'êtres frustes que donnent ces jeunes et leur impossibilité de rester en tête à tête avec eux-mêmes.

Les résultats de l'éducation au kibboutz

De cette masse d'informations, essayons de dégager quelques points susceptibles de nous renseigner sur la valeur de ce système éducatif, d'une part pour l'individu et d'autre part pour la société.

En premier lieu, il infirme les dires de certains psychologues qui prédisaient l'échec d'une éducation collectiviste où l'enfant est élevé à l'écart de sa famille et particulièrement de sa mère, tandis qu'il confirme les vues de Bettelheim. En effet, avant même de se rendre en Israël, l'auteur avait émis des doutes quant au rôle irremplaçable que notre société attribue à la mère. Pour lui, l'essentiel est de satisfaire les besoins fondamentaux de l'enfant et notamment de lui assurer la dose de tendresse et de chaleur humaine indispensable pour lui permettre de franchir sans heurt les étapes de son développement affectif.

Au kibboutz les metapelets, puéricultrices ou éducatrices avisées, créent un monde à la mesure du petit enfant. Le groupe, la famille aussi mais à un moindre degré, l'entourent, l'aident à surmonter ses angoisses. Autre avantage, ce maternage multiple empêche que des liens trop étroits se nouent entre deux individus et deviennent par la suite source de conflits affectifs. Les troubles émotionnels constatés chez les enfants nés au kibboutz ne sont ni plus nombreux ni différents de ceux observés chez les enfants élevés dans leur famille. Il ressort que ce système d'éducation modifie le comportement, mais ne peut être accusé de traumatiser l'enfant ou de porter préjudice au développement de sa personnalité.

En deuxième lieu, on peut dire que le but que s'étaient fixé les fondateurs du kibboutz est atteint. La mentalité des kibboutzniks de la 2e et de la 3e génération est fort éloignée de la mentalité du juif du ghetto. Il n'est pas exagéré de parler d'un nouveau type de juif, qui ignore les liens familiaux profonds et la soumission aux lois religieuses et dont les aspirations profondes n'ont rien de commun avec l'épanouissement de la personnalité et la propriété. Sans aucun doute les générations actuelles sont mieux adaptées que la première. Cependant, cette vie communautaire ne convient pas à tous et les membres du kibboutz qui l'abandonnent ne constituent pas seulement des exceptions. L'éducation dispensée permet aux moins

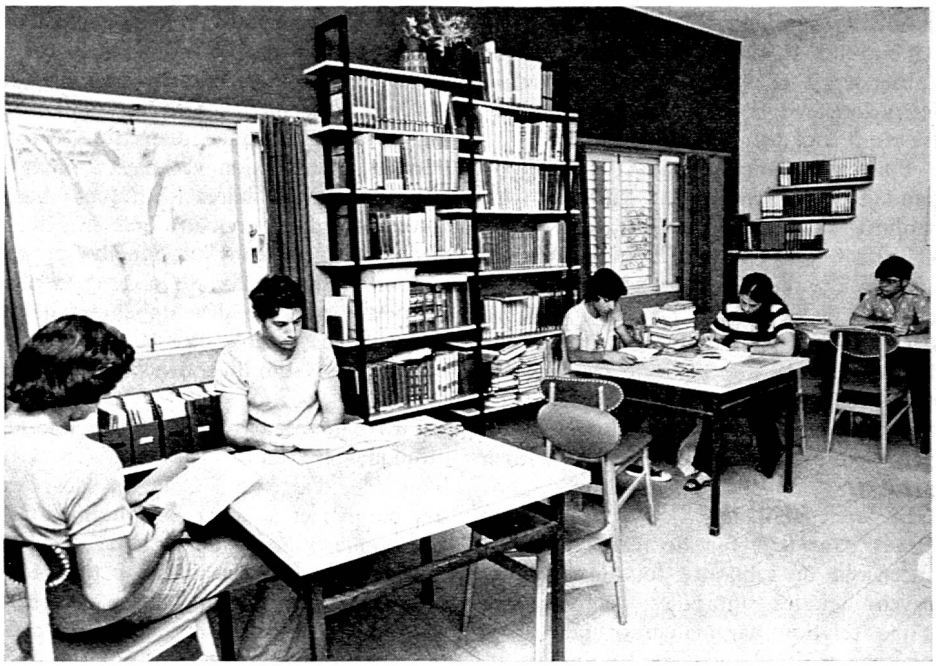
---

[1] *L'auteur est tenté de croire que cette notion d'intimité est propre à la culture occidentale.*

doués sur le plan intellectuel de donner leur maximum, mais il semble que les intelligences créatrices dans les domaines scientifiques et artistiques ne trouvent pas leur compte. Comme on peut s'y attendre, cette éducation égalitaire produit un nivellement : elle élève le niveau du groupe inférieur et aurait tendance à abaisser celui du groupe supérieur, tout en développant chez tous les individus une personnalité hautement socialisée selon les critères du kibboutz.

En troisième lieu, le modèle-kibboutz est viable, pour autant que certaines conditions soient respectées. Ces cultivateurs modernes, avertis, ne peuvent se suffire entièrement à eux-mêmes. Ils doivent être en mesure de se procurer à l'extérieur les machines et produits dont ils ont besoin pour mener à bien leur travail quotidien et avoir la possibilité de s'insérer dans les structures nationales, au même titre que les autres institutions et groupements humains.

Enfin, je suis persuadée que la vie communautaire convient à certains individus fragiles ou névrosés et peu faits pour affronter seul leurs problèmes personnels. Ce sont ceux-là mêmes qui, autrefois, auraient cherché refuge dans les communautés religieuses.



Le point de vue de M. Kaffman

Après avoir décrit longuement le point de vue de Bettelheim qui présente l'éducation au kibboutz sous ses multiples aspects, il est intéressant d'aborder ce problème sous un angle plus précis, celui de la santé mentale.

En 1970, Morcedai Kaffman, directeur d'une clinique pour les enfants du kibboutz et leur famille, a présenté une conférence [1] traitant des « troubles affectifs chez les enfants nés dans les kibboutz en Israël », sur la base de données recueillies durant 20 ans.

Dans son préambule, Kaffman insiste sur l'organisation de la vie qui « ne vise pas à priver les parents de leurs positions privilégiées comme source de sécurité et d'amour pour les enfants ». Il souligne le fait que, contrairement à ce qui se passe en Occident, on assiste depuis quelques années à des modifications qui vont dans le sens d'une vie familiale plus intense.

En l'absence de données statistiques valables sur la fréquence des troubles affectifs dans les kibboutz et chez les jeunes vivant dans le pays, mais hors des kibboutz, Kaffman ne parle que « d'impressions cliniques » et évite de donner des chiffres. Il considère, cependant, « qu'il n'existe pas de catégorie diagnostique repérée dans les familles occidentales qui ne puisse être retrouvée parmi les enfants du kibboutz ».

L'observation de 200 enfants d'un kibboutz (garçons et filles de 5 à 18 ans) par le même psychiatre, durant plusieurs années, a permis de déceler que 13 % d'entre eux avaient suivi un traitement psychiatrique d'un an ou plus, en général pour des troubles réactionnels. Les trois quarts d'entre eux étaient des garçons. Ce groupe, en outre, ne présentait pas de traits exceptionnels dans l'incidence de la maladie. Au contraire, le psychiatre a eu l'impression que les problèmes de ces enfants étaient moins graves que ceux des enfants venant d'**établissements** comparables **« non-kibboutz »**.

Par ailleurs, ayant examiné environ 200 enfants de 3 à 18 ans signalés à la clinique comme souffrant de troubles émotionnels de tous ordres, mais non neurologiques, il conclut :

— jusqu'à 12 ans, le diagnostic le plus fréquent décèle des troubles du comportement (96 %) ;
— de 12 à 15 ans, la fréquence des troubles réactionnels diminue tandis que les troubles névrotiques et de la personnalité augmentent avec l'approche de la puberté.

Les troubles les plus fréquents chez les pré-adolescents sont :

1. Un comportement d'enfant gâté, peu tolérant à la frustration et, dans une certaine mesure, inadapté socialement.
2. Un comportement asocial-agressif qui réagit à des situations frustrantes par l'hyperagressivité et une perte de contrôle.

Dans ces deux cas les troubles s'accompagnent de difficultés sur le plan scolaire et d'énurésie persistante.

3. Un comportement dominé par des réactions d'hyperanxiété qui se traduit par un manque de confiance en soi, des peurs diverses et des troubles du sommeil.

On peut déduire d'une part que le groupe exerce une influence considérable sur le comportement agressif dissident et d'autre part que le kibboutz est à même de fournir des modèles d'identification et de socialisation positifs. Depuis quelques années les kibboutz accueillent des visiteurs provenant du monde entier. Parmi ces jeunes, les inadaptés sociaux et les amateurs de drogue sont nombreux. Or il est intéressant de noter le peu d'influence de ces éléments extérieurs sur le comportement social des membres de la communauté.

En ce qui concerne les enfants névrosés, la plupart souffrent de névrose d'angoisse. Quant aux quelques cas de psychose infantile précoce diagnostiqués — entre 3 à 10 ans — ils répondent aux critères classiques, à savoir : l'incapacité d'établir des relations satisfaisantes de personne à personne, un développement dysharmonieux de la personnalité, une pensée, des sentiments, une activité coupés de la réalité. Dans chacun des cas, il s'agit d'un état psychotique lié à un trouble organique du système nerveux central dû à des complications pré ou postnatales.

En revanche, aucun cas de psychose infantile précoce de type autistique non organique n'a été détecté sur les 3000

---

[1] *Kaffman, Mordecai. « Troubles affectifs chez les enfants nés dans les kibboutz en Israël ».* La Psychiatrie de l'Enfant *(Paris), Fasc. 1 - 1972. pp. 201-215.*

enfants examinés cliniquement. Bettelheim lui aussi avait mis en évidence l'absence de ce type de psychose. Mais les raisons évoquées par les deux psychiatres sont fort différentes.

Pour Bettelheim, la moins grande dépendance de l'enfant du kibboutz par rapport à la mère tendrait à éliminer le danger que « l'autisme puisse s'établir comme une réponse à des sentiments très négatifs de la mère ». Kaffman pour sa part récuse cette hypothèse car « il considère le contact de l'enfant avec ses parents comme suffisamment intime et intense pendant les premiers mois de la petite enfance ». Les réactions, aux soins maternels, du bébé de la maison des enfants, sont identiques à celles des enfants élevés dans leur famille. Dans le cadre spécifique du kibboutz, tous les troubles psychologiques infantiles, conséquence d'une relation parents-enfant perturbée, peuvent se développer. Or les seuls troubles absents sont les psychoses infantiles précoces d'origine psychologique alors que le type organique de psychose est présent.

Kaffman explique le phénomène de la façon suivante. Les services psychologiques à disposition des kibboutz sont en mesure de repérer très tôt les troubles du comportement et de détecter les signes objectifs d'une pathologie innée ou postnatale du système nerveux central. Les metapelets, puéricultrices expérimentées, observent jour après jour le petit enfant dans des situations de la vie quotidienne. Les anomalies du développement sont plus aisément repérables dans ce contexte qu'au sein de la famille traditionnelle. A cet avantage du dépistage précoce, s'en ajoute un second. Grâce à la centralisation du dispositif médical, il y aura continuité entre le traitement et le follow-up.

Parmi les sujets signalés à la clinique de Kaffman, la plupart souffraient d'une relation parents-enfant perturbée et responsable des troubles émotionnels. Selon le psychiatre, il n'y a rien d'étonnant à cela, car au kibboutz les enfants passent au moins autant de temps avec leurs parents que ceux, de nos jours, appartenant à un milieu où le père et la mère sont accaparés par leurs activités professionnelles.

La déviation la plus fréquemment rencontrée chez les enfants examinés provient d'un contrôle parental excessif, caractérisé par des restrictions abusives de l'autonomie de l'enfant, à tel point que Kaffman émet l'hypothèse qu'il s'agit d'une réaction provoquée par un sentiment de restriction et de frustration ressenti par les parents.

D'autres observations faites par le psychiatre tendent à démontrer que le milieu kibboutz ne se différencie guère d'un milieu dit normal. C'est ainsi qu'on a remarqué que « les enfants du kibboutz diffèrent largement entre eux quant à leur capacité de conceptualisation, d'abstraction, d'expression verbale... », malgré les conditions scolaires identiques. Aussi n'hésite-t-il pas à conclure qu'« en dehors des différences constitutionnelles et génétiques individuelles, le facteur le plus important pour le développement de la connaissance semble être la diversité de qualités des stimuli fournis par les parents ».

En résumé, Kaffman considère comme utopiques les espoirs des premiers kibboutzniks d'arriver à isoler les névroses des parents et à éviter la contamination névrotique, grâce à un système d'éducation qui transfère certaines fonctions éducatives. En fait ces méthodes occasionnent des conflits « normaux » ou « pathogènes » entre parents et enfants semblables à ceux que l'on rencontre dans tous les secteurs de la société. Cependant, plusieurs facteurs contribuent à réduire l'ampleur des troubles. Ce sont la qualité de l'environnement pédagogique, ainsi que les facilités de dépistage et de traitement. Enfin, et ceci à mon avis n'a pas été suffisamment mis en évidence, il importe de mentionner que les membres du kibboutz constituent une société choisie tant par la culture que par son idéal et ses aspirations.

Conclusion

Les résultats des études présentées par Bettelheim et Kaffman sont-ils divergents ? Il est difficile de répondre car pour être en mesure de le faire, il faudrait que leurs observations portent sur des données analogues.

Or il n'en est rien. Premier élément qui fausse la comparaison : Bettelheim a visité Israël en 1964 et le rapport de Kaffman date de 1970.

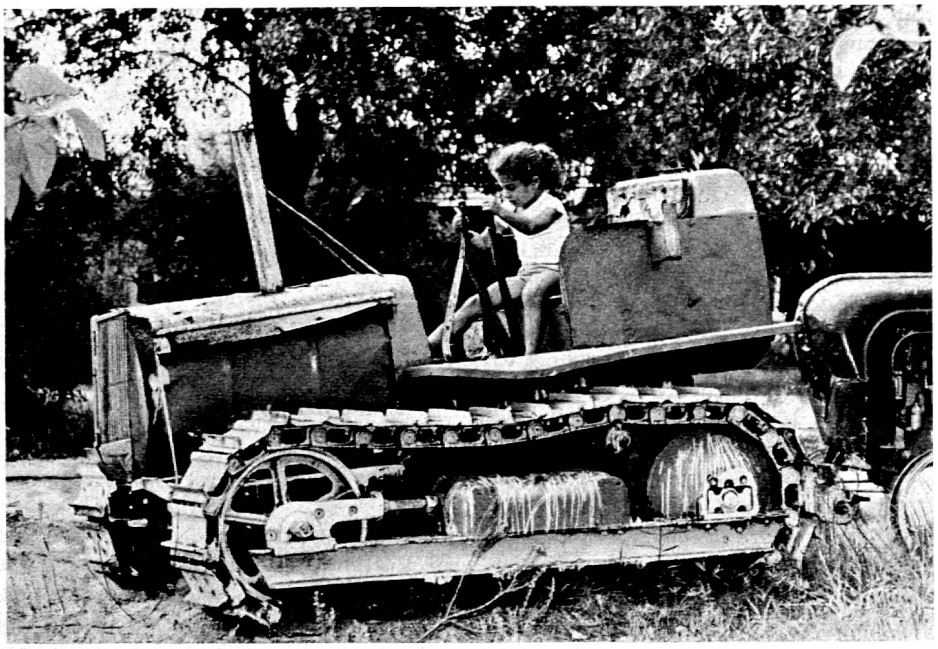
Deuxième élément non identique, « l'angle d'observation ». Bettelheim, à l'encontre de Kaffman, n'aborde pas seulement le problème en psychiatre qui se borne à citer des faits. Il élargit le débat et fait intervenir des données sociologiques et ethnologiques où la part du subjectif intervient.

Troisième élément éminemment subjectif : Bettelheim, de même que Kaffman, défend une thèse. Le premier voit dans le maternage multiple une confirmation de sa propre théorie, à savoir que l'amour maternel n'est pas aussi indispensable que des siècles de tradition nous l'ont inculqué, pour autant que le petit enfant reçoive les soins et l'attention dont il a besoin. Kaffman, quant à lui, saisit cette occasion d'une part pour démontrer que le rôle des parents est actuellement beaucoup plus important que dans le passé et d'autre part que les services médico-psychologiques qu'il dirige ne sont pas étrangers à l'évolution favorable des troubles psychiques, grâce au dépistage précoce et à la prise en charge.

Quatrième élément dissemblable. Bettelheim, tout au long de son livre, compare l'éducation donnée au kibboutz avec celle des jeunes Américains vivant dans une famille traditionnelle, tandis que Kaffman établit ses comparaisons avec des établissements non kibboutz. Il s'agit donc de deux entités bien différentes.

Néanmoins, nos deux psychiatres s'accordent sur deux points :

1. l'efficacité du système éducatif, mis sur pied par les fondateurs du kib-



boutz et amélioré au cours des années, ne fait aucun doute ;

2. s'il ne supprime pas les troubles émotionnels, ainsi qu'on l'a souvent dit, il a tendance à les limiter en nombre et en intensité.

Comment expliquer ces faits ? Je pense que les membres du kibboutz sont particulièrement motivés : s'ils ne sont pas d'accord avec les principes essentiels du kibboutz, personne ne les oblige à y poursuivre leur activité. On peut donc parler de totale adhésion entre les parents et l'autorité scolaire, ce qui favorise l'adaptation de l'enfant. De plus, nul ne contestera que les membres du kibboutz appartiennent, pour la plupart, à une élite tant sur le plan intellectuel que sur le plan de la « maturité sociale ».

Enfin, si l'on admet que Kaffman a raison lorsqu'il affirme que la vie en kibboutz ne donne lieu à aucune déviation, je ne peux passer sous silence les remarques de Bettelheim concernant l'incapacité des jeunes de dialoguer avec eux-mêmes et d'extérioriser leurs sensations et leurs émotions.

Tout se passe comme si les enfants de ceux qui, durant des siècles, ont rêvé de la Terre promise, avaient perdu le goût du rêve...

Louisa Cordier.

BIBLIOGRAPHIE

Neubauer, Peter B., **ed. Children in Collectives: Childrearing Aims and Practices in the Kibbutz.** Springfield Ill., Charles G. publisher, 1965.

Rabin, A.I.; Hazan, Bertha. **Collective education in the kibbutz from infancy to maturity.** New York, Springer publishing company, 1973.

Rabin, A.I. **Growing up in the kibbutz.** New York, Springer, 1965.

Rabin, A.I. **Kibbutz studies: A digest of books and articles on the kibbutz by social scientists, educators, and others.** East Lansing Michigan, Michigan State University Press, 1971.

Spiro, M.E. **Children in a Kibbutz.** Cambridge, Harvard University Press, 1958.

Weingarten, M. **Life in the Kibbutz.** New York, Reconstructionist Press, 1957.

Langage et communication ; niveaux de langue et enseignement

L'étude du langage comme moyen de communication, c'est-à-dire comme un phénomène essentiellement social, est encore largement ignorée dans l'enseignement au profit d'une approche étroitement grammaticale. On pose rarement des questions — pourtant fondamentales — comme : Pourquoi parle-t-on ? (Pourquoi écrit-on ?) En quoi consiste le phénomène de la communication verbale ? Quels sont les facteurs externes qui déterminent le recours à telle ou telle forme linguistique ?

Nous allons examiner ces problèmes puis nous nous demanderons quels rapports existent entre les faits linguistiques observés et l'enseignement de la langue française.

1. Les fonctions du langage

Le langage remplit toute une variété de fonctions. On parle ou écrit [1] :

1. Pour informer autrui

L'information peut avoir été demandée explicitement, mais la plupart du temps, sa nécessité est simplement supputée par l'émetteur [2]. (« J'ai 53 ans. » « Je ne suis pas d'accord avec vous. » « A propos, vous savez, X est très malade. » « Accès aux quais », explications, justifications, certains articles de journaux, de magazines, certaines émissions de radio ou de TV, ouvrages didactiques, etc.)

2. Pour provoquer chez le récepteur certains comportements, attitudes ou états d'âme (impressions, sentiments)

Les comportements souhaités peuvent être **verbaux** (« Qu'est-ce que vous en pensez ? », « Expliquez-moi ça. ») ou **non verbaux** (« Entrez. » « Voulez-vous me passer le pain, s'il vous plaît ? » « Tu serais gentil d'aller m'acheter un paquet de cigarettes. » « Tu tâcheras d'être sage. »)

Les états d'âme sont très variés mais la plupart se regroupent autour des thèmes du plaisir et de la souffrance :

A) **Plaisir**

Divertissement, émotions d'ordre sentimental ou esthétique (romans, nouvelles, poèmes, pièces de théâtre, films, histoires drôles, etc.), flatterie, compliments, félicitations, remerciements, apitoiement, encouragement, consolation, etc.

B) **Souffrance**

Injures, blâmes, propos blessants, etc.

Mentionnons encore les paroles destinées à convaincre, à impressionner, à subjuguer, à éveiller la pitié, la haine, la générosité, etc.

3. Pour demander des informations, des divertissements, etc.

(« Comment est-ce que cet appareil fonctionne ? » « C'est-à-dire ? » « Raconte-nous l'histoire de l'Ecossais qui... »)

4. Pour créer (puis maintenir) le contact avec autrui

L'homme recherche le contact. Or le silence étant ressenti généralement comme un signe d'indifférence ou d'hostilité, la parole apparaît comme le seul moyen d'établir le contact. La plupart des conversations quotidiennes, les « papotages » relèvent de cette fonction. Il ne s'agit, du moins initialement, ni d'informer, ni de demander de l'information, ni de provoquer des comportements, mais de meubler un vide. **L'important n'est pas ce qu'on dit mais le fait qu'on dise quelque chose.** On comprendra aisément pourquoi les banalités ont plus de chance de succès que les opinions tranchées ou les vérités désagréables.

Parfois, il s'agit simplement de montrer à autrui qu'il ne nous est pas indifférent, qu'on n'éprouve pas d'animosité à son égard, d'où les miniconversations entre locataires d'un même immeuble (dans l'ascenseur), entre connaissances peu intimes (dans un moyen de transport, dans un magasin, dans un café), etc. : on se limite généralement à un rapide échange de propos sur le temps et/ou sur la santé de l'interlocuteur (et de ses proches).

Finalement, il peut s'agir de **créer des conditions favorables à la communication** ou d'en **marquer la rupture :**

— **mise en train** (Mesdames, Mesdemoiselles et Messieurs... / Ecoutez-moi bien / Bonjour, comment allez-vous ?) ;

— **maintien du contact** (Allô, vous m'entendez ? / Oui... Oh !... bien sûr... [au téléphone ; on montre ainsi à son interlocuteur qu'on l'entend, que la communication n'est pas coupée]) ;

— **rupture** (Au revoir, à bientôt).

[1] *Nous restreindrons notre étude au langage des adultes.*

[2] *L'émetteur (ou locuteur) est celui qui parle ou écrit ; celui à qui est destiné le message (ou communiqué) est le récepteur (ou destinataire).*

5. Pour montrer à autrui qu'on le prend en considération

Simple échange de salutations (— Salut. — Salut. / Bonjour Monsieur. — Bonjour Madame.)

6. Pour obéir à une convention, à un rite, par politesse

Discours d'inauguration, de remise de prix, de mariage, oraisons funèbres, services religieux, baptême, etc. (Comment allez-vous ? [la plupart du temps] - A votre santé ! / A vos souhaits ! / Bonne nuit ! / Joyeux Noël ! / Il n'y a pas de quoi / Je vous en prie [après des remerciements] / Merci et vous ? / Enchanté de vous connaître / A votre service.)

7. Pour s'épancher, se libérer

L'homme éprouve le besoin de parler de ses soucis, de ses souffrances, de ses peurs, de ses émotions, de ses ennuis, de ses joies, de ses étonnements, de ses projets, de ses réflexions, de ses découvertes, etc. C'est cette motivation qui commande les confessions (orales et écrites), les prières, les jurons, des fragments de conversations, voire des conversations tout entières, etc.

8. Pour se mettre en valeur

Histoires drôles ou extraordinaires, ragots, médisance, divulgation de «secrets», évocation de succès (personnels ou de personnes proches), discours, etc.

9. Pour clarifier ses idées

On sait qu'il suffit parfois de formuler un problème pour en trouver la solution.

10. Pour se donner le temps de réfléchir, pour différer une réponse

([Qu'est-ce que tu fais demain ?] — Ce que je fais demain ? / Il était, **comment vous dire...**)

11. Pour le plaisir de jouer avec les mots et avec les idées

Ceci vaut essentiellement pour les écrivains et les poètes.

Précisons que les diverses fonctions énumérées ci-dessus ne sont pas exclusives : un message peut répondre à plusieurs motivations. Ainsi, écrire un roman peut obéir, pour un auteur donné, aux fonctions 2, 7, 8 et 11. En outre, un message d'une certaine longueur peut contenir une grande variété d'éléments répondant à des fonctions différentes : une conversation banale, à bâtons rompus, dont la fonction essentielle est, pour celui qui l'a déclenchée, d'entretenir un contact avec quelqu'un, va peut-être permettre au premier de se mettre en valeur, de s'épancher, de répondre à des demandes d'information, voire de provoquer des comportements chez le second.

Remarque : surcroît d'information

Nous avons vu, à propos de la fonction 4 (créer le contact), que le langage pouvait accuser une sorte de **déficit** : ce qui est dit ne vise ni à informer ni à susciter un comportement ; le discours est comme vidé de tout contenu.

Inversement, on constate qu'indépendamment du contenu, la **forme** du message apporte au récepteur, que l'émetteur le veuille ou non, certaines informations supplémentaires. En effet, le vocabulaire employé (riche ou pauvre, précis ou vague, fréquence des mots populaires ou d'argot, des termes péjoratifs), les tournures syntaxiques, la prononciation, l'intonation, le débit, etc. peuvent donner des renseignements sur l'âge, le sexe, le niveau socioculturel, la profession, les intérêts, l'humeur, le caractère du locuteur, sur son attitude à l'égard du récepteur.

2. Le phénomène de la communication

Voyons maintenant quels sont les facteurs qui entrent en jeu dans la communication et déterminent la forme des communiqués. On peut en distinguer 3 :

1. La compétence

La forme du discours dépend essentiellement de la maîtrise de sa langue par le sujet. On sait que le vocabulaire, les structures grammaticales, la prononciation, varient d'un individu à l'autre, et cela en fonction :

— de l'**âge** ;
— de l'**origine géographique** (prononciation et intonation, mots et tours dialectaux ou de patois) ;
— du **niveau social** ;
— du **niveau d'éducation** ;
— des **connaissances et des expériences** (lectures, contacts, voyages, etc.) ;
— de la **profession** (l'exercice d'une profession donnée entraîne non seulement la connaissance d'un vocabulaire spécialisé mais la plus ou moins grande pratique de certains types de discours ou de textes ; ainsi, en ce qui concerne la langue orale, on peut distinguer des professions verbales [enseignant, médecin, journaliste, homme politique, vendeur, courtier, etc.], et des professions non verbales [ouvriers, agriculteurs, etc.]).

2. La situation de communication

Entrent en ligne de compte, ici, des facteurs comme :

— le **sujet (thème) du message** ;
— les **partenaires en présence et les rapports qu'ils entretiennent :** on ne parle pas de la même manière à un inconnu qu'à une connaissance, à un supérieur qu'à un ami ou à un collègue, à des adultes qu'à des enfants. Les enfants ne s'adressent pas de la même manière à leurs professeurs, à leurs parents ou à leurs camarades ;
— le **nombre d'auditeurs** auxquels on s'adresse et la **possibilité pour le récepteur d'intervenir** (demandes de précisions, opposition, critiques) ;
— les **conditions de transmission du message.** Le message peut être transmis oralement ou par écrit. Dans le premier cas, le récepteur peut être présent (conversation familiale, entre amis, séance de travail, enseignement) ou absent (téléphone, radio, télévision) ;
— le **degré d'improvisation du message** ;
— le **temps dont on dispose**.

3. L'état physique et psychique et le caractère de l'émetteur

On parle différemment selon qu'on est reposé ou fatigué, calme ou en colère, de bonne ou de mauvaise humeur, ivre ou à jeun, timide ou sûr de soi, poli ou impoli, etc.

Les notions de compétence et de situation de communication permettent de comprendre certains aspects de la problématique du **sens,** le fonctionnement des **niveaux de langue** et l'existence de **régionalismes.**

3. Sens et situation

Examinons le phénomène tout d'abord au niveau du **mot.**

Supposons une conversation entre Pierre et Marie, qui a lieu un vendredi soir au Café du Commerce. Des mots comme **je, moi, le mien,** etc. vont référer tantôt à Pierre, tantôt à Marie (mais toujours à l'**émetteur** du message). Des mots comme **tu, te, ton,** etc. vont aussi référer soit à Pierre soit à Marie (mais toujours au **récepteur**). A la table voisine, **je** et **tu** référeront à d'autres individus, etc. Il en va de même pour des expressions comme **maintenant, hier, dans 10 jours, ici, là, ce** [quand ce dernier s'accompagne d'un geste], etc. Si ces mots ont le même sens pour nos deux interlocuteurs, ils en auront un autre pour d'autres individus s'entretenant un autre jour dans un endroit différent.

Ainsi, certains termes tirent leur signification de la situation de communication dans laquelle ils sont utilisés.

Au niveau de la **phrase,** on observe un phénomène comparable. Soit l'énoncé **Ce chien est méchant** [1] pris isolément.

---

[1] *Exemple emprunté à Kallmeyer et al.* Lektürekolleg zur Textlinguistik I, *Athenäum Taschenbuch Verlag, Frankfurt, 1974.*

Il possède certes une signification littérale qui est : le mammifère domestique en question [ou : que je désigne] a tendance à mordre ceux qui s'approchent de lui. Mais rien ne me permet de savoir ce que le locuteur veut dire vraiment quand il prononce cette phrase.

Il peut s'agir :

1. d'une **mise en garde** (le locuteur, propriétaire du chien, recommande la prudence à ses invités) ;
2. d'une **explication** (le propriétaire du chien explique à ses invités pourquoi la bête est attachée) ;
3. d'une **recommandation** (le propriétaire de la bête la recommande comme un bon chien de garde à un acheteur éventuel) ;
4. d'un **témoignage** (un promeneur s'est plaint d'avoir été mordu par un chien. Le locuteur, voisin du propriétaire du chien, appelé à témoigner, confirme que la bête en question est méchante).

De même, l'énoncé « Tu veux que je t'aide ? » peut être une offre d'assistance ou un reproche ironique adressé à un enfant qui met les doigts dans son nez.

Ainsi, le sens d'une phrase peut dépendre des personnes impliquées dans la communication, des rapports qu'elles entretiennent, des actions accomplies et des paroles qui viennent d'être échangées.

4. Les niveaux de langue [2]

On peut tout d'abord distinguer **langage parlé** et **langage écrit**, qui relèvent de conditions différentes : la **communication orale** est immédiate, les interlocuteurs sont, la plupart du temps, dans l'obligation d'improviser. Ils sont proches (sauf dans le cas du téléphone) et peuvent faire allusion, par le geste, à des objets ou à des êtres présents, compléter le message verbal par des mimiques. Ils peuvent se corriger, préciser leur pensée. La **communication écrite** est différée. L'émetteur n'est pas pressé par le temps et peut soigner la forme de son message, lui donner un tour précis et économique. Emetteur et récepteur sont éloignés. Les gestes, les mimiques, les corrections ou précisions en fonction des réactions des interlocuteurs sont impossibles.

La forme des messages varie en conséquence.

Dans le **langage parlé,** les phrases sont en général courtes, plutôt juxtaposées ou coordonnées que subordonnées. Elles contiennent de nombreuses « chevilles » (eh bien ! - voyez-vous - disons - n'est-ce pas ? - quoi - etc.), des retouches (passe-moi la... les tenailles), des répétitions, des pléonasmes. Elles restent parfois inachevées. Les constructions segmentées (ces trucs, moi, je m'en méfie), les tours « c'est qui/que » et « il y a... qui », les phrases sans verbe (quelle chaleur! - satisfait ?), les mots passe-partout (ça, machin, faire, quelque chose, etc.) sont fréquents. Selon le niveau socioculturel et la situation apparaissent des mots et des tours familiers, populaires ou argotiques (cf. ci-dessous).

Dans le **langage écrit,** les phrases sont plus complexes mais l'énoncé est souvent plus concis. On évite les répétitions, les pléonasmes, on privilégie les charnières qui servent à ordonner et à mettre en relief les rapports logiques (d'une part... d'autre part - par conséquent). Le vocabulaire est plus précis. On évite en général les mots et les tours familiers, populaires ou argotiques [1].

Les niveaux du langage parlé

A l'intérieur du **langage parlé,** on trouve plusieurs niveaux, qui sont essentiellement fonction de la **situation de communication** et du **niveau socioculturel de l'émetteur.**

1. La situation de communication

Dans les **échanges de la vie publique** (entretiens professionnels, interviews, etc.), on utilise en général un langage **soigné** (vocabulaire neutre [celui de la langue commune, c'est-à-dire ni familier, ni populaire, ni littéraire], prononciation contrôlée, syntaxe proche de celle de la langue écrite).

Dans les **échanges de la vie privée** (conversations entre amis, parents, camarades, etc.), on utilise un **langage familier,** qui se caractérise principalement par un vocabulaire particulier (bourratif - faire des chichis - ce coup-ci - je vous fiche mon billet que... - un frigo - griller [une cigarette] - un laïus - une moumoute - O.K. - péter le feu - piquer un sprint - être pompette, etc.) et certains traits syntaxiques (absence du NE de la négation, questions du type « Tu viens ? », utilisation de ON dans le sens de NOUS, etc.).

2. Le milieu socioculturel de l'émetteur

Un universitaire ne s'exprime pas comme un ouvrier. Le langage parlé par les personnes de bas niveau socioculturel est appelé **populaire.** Il se caractérise par un vocabulaire particulier (tu nous les casses - un clebs - dégoiser - un flic - foireux - foutre qqn. en rogne - se gourer - une nana - les panards, etc.), certains traits syntaxiques (C'est nous qu'on va rire. - Il a fait pareil que moi. - C'est moi qu'a préparé ça. - Pourquoi que tu ris ? - Si j'aurais été là... - La fille au Jules, etc.) et un fort accent régional ou faubourien.

La langue du milieu, c'est-à-dire des malfaiteurs, des prostituées et des souteneurs, est appelée **argot** [1]. Sa syntaxe et sa prononciation sont celles du langage populaire mais il possède un riche vocabulaire (le cloporte : le concierge - crado : sale - crevard : affamé - frimer : voir - le pageot : lit - le poulaga : le policier - perdre ses légumes : faire aux culottes, avoir peur - la vioque : la vieille, la mère - tringler une femme : la « posséder », etc.).

---

[2] *Je m'inspire ici du chapitre XIX du « Cours grammaire française IV », DIP du canton de Neuchâtel, à paraître.*

[1] *L'opposition* langage parlé - langage écrit *ne se confond pas avec l'opposition* phonique/graphique. *En effet, je peux lire à un auditeur un extrait d'un roman : ce n'est pas pour autant du langage parlé. Inversement, on peut reproduire une conversation sur le papier : il s'agit toujours de langage parlé. Ce qui est déterminant, ce sont les conditions de communication originales. Le roman a été écrit (et non* dit*), la conversation a été parlée.*

Toutefois, les dialogues romanesques, de théâtre, et même de cinéma, posent un problème, car ils se situent à la frontière entre le langage parlé et le langage écrit. Même quand les auteurs leur donnent un caractère très réaliste (mots et tours familiers ou populaires), ils se gardent de reproduire toutes les hésitations, chevilles, répétitions et mots passe-partout propres au vrai langage parlé. Il y a toujours une certaine « stylisation ».

Voici 2 cas extrêmes. Le premier exemple est tiré d'un roman de Dominique Fernandez, « Porporino ou les Mystères de Naples » (c'est une petite paysanne qui parle) : « Tu devrais savoir que je viens d'être victime d'une grave injustice, quoique d'autres à ma place auraient peut-être sujet d'être fières. » Le second provient du livre de Christiane Rochefort, « Les Petits Enfants du Siècle » : « On parle pas des grands accidents bien sûr parce que là bien sûr y a rien à faire, mais dans les petits chocs alors là avec la 4 CV y a jamais que de la tôle à renverser. »

[1] *Les meilleurs exemples d'argot se trouvent notamment dans les romans d'Albert Simonin, d'Auguste Le Breton et d'Alphonse Boudard, de même que dans l'excellente* Méthode à Mimile, *de A. Boudard et L. Etienne, parue récemment au Livre de Poche. L'argot de Raymond Queneau est déjà un peu vieilli. Quant à San Antonio, il mêle aux mots d'argot quantité de créations personnelles.*

Outre l'argot proprement dit, il existe des argots professionnels, militaires, scolaires.

Les niveaux du langage écrit

A l'intérieur du **langage écrit,** nous distinguerons, en gros, et abstraction faite des vocabulaires spécialisés (scientifique, juridique, administratif, religieux, etc.), 2 niveaux :

1. la **langue courante** (journaux, magazines, manuels, traités, commerce, administration, droit, etc.) ;
2. la **langue littéraire,** caractérisée par un vocabulaire particulier (azur - babil - bruire - fustiger - geôle - les humbles - lascif - marmoréen - mordoré - aller quérir - trépas, etc.), quelques tours syntaxiques (périodes, subjonctifs imparfait et plus-que-parfait, « puissé-je », « que dis-je », « me trompé-je », etc.) et des archaïsmes (airain - choir - diantre - mander - sycophante - pardieu, etc.).

Il importe de noter que les niveaux de langue sont, en fait, des abstractions. On observe souvent — et beaucoup plus aujourd'hui qu'autrefois — une interpénétration de plusieurs niveaux : il arrive à tout le monde d'utiliser occasionnellement des termes populaires ; c'est même chez certains une forme de snobisme [2]. La langue journalistique et littéraire utilise de plus en plus, dans les parties non dialoguées, des termes familiers, voire populaires. D'autre part, il est parfois difficile de préciser si un mot est argotique ou populaire, populaire ou familier, familier ou « commun », « commun » ou littéraire, littéraire ou archaïque : dans bien des cas, même des dictionnaires modernes comme le **Petit Robert** ou le **Dictionnaire du français contemporain** divergent. Ces hésitations s'expliquent par le fait qu'on assiste à une lente « promotion » des mots : des termes que l'on jugeait populaires il y a 20 ans sont maintenant considérés comme familiers. Des mots considérés comme familiers aujourd'hui ne le seront peut-être plus dans 20 ans.

Ajoutons que c'est pour simplifier que nous avons toujours parlé de **mots** (familiers, populaires, littéraires). En réalité, dans bien des cas, c'est d'une **acception** du mot qu'il s'agit : « Cul » est populaire dans « un coup de pied au cul » mais pas dans « cul-de-jatte » ou « cul de bouteille ». « Boucler » appartient à la langue commune dans « boucler sa valise», mais il est familier dans « J'ai été bouclé dans ma chambre par la grippe » et populaire dans « Boucle-la ! ». « Entraver » est argotique (ou populaire) dans « Alors, tu entraves ? » mais commun dans « entraver la circulation ».

5. Les régionalismes

L'origine géographique de l'émetteur a également des incidences sur son langage. Sans parler des « accents » caractéristiques, ou encore des dialectes et des patois, qui sont de véritables parlers, on peut observer que certains mots ne sont en usage que dans certaines régions. Ce sont les **régionalismes.** En Suisse romande, nous utilisons des termes et des tours qui n'appartiennent pas au français «des dictionnaires » ou qui, s'ils en font partie, y ont une autre acception : assurance casco : assurance tous risques - auditoire : salle de cours, amphithéâtre - armailli - boiler: chauffe-eau, chauffe-bains - branche : discipline, matière - bringuer - bricelet - petite, grande bière - canon (de pantalon) : jambe (de pantalon) - catelle : carreau de faïence - être au clair : comprendre, saisir, être fixé - benzine : essence - comme ça grand : grand comme ça - être en chambre chez qqn - des décis - dévaloir : vide-ordures - c'est mal fait ! : le pauvre, je le plains, quel dommage! - finance d'inscription : droit d'inscription - foutimasser - fœhn : sèche-cheveux - gicler qqn : éclabousser, asperger - gouille : flaque - halle de gymnastique : salle de g. - hydrant(e) : bouche d'incendie - à journée faite : à longueur de journée - linge-éponge : serviette-éponge - le major de table - avoir meilleur temps de... - nantir qqn de qqch. : saisir - on n'ose pas faire ça : on ne doit pas... - des pièces : gâteaux, pâtisseries - pinte : bistrot - poudre à lessive : lessive en poudre - poussette : landau - sans autre - servirboille : table roulante - sommelière : serveuse - le souverain : peuple - la super : **le** super - taxer (des épreuves, des candidats) : noter - tramelot : traminot - vé double : double vé - vilipender : gaspiller - voie de service : voie hiérarchique - votation : scrutin, consultation - yass, etc.

Précisons 3 choses :

— nous nous sommes bornés à citer des mots et des tours qui, sauf erreur, sont utilisés dans toute la Suisse romande. Mais il en existe beaucoup que l'on ne rencontre que dans un canton ou dans une partie de canton ;
— certains des helvétismes mentionnés sont des germanismes, notamment « être au clair », « halle de gymnastique », « hydrant(e) », « sans autre » ;
— les régionalismes s'utilisent certes plus souvent dans le langage parlé, mais ils sont aussi fréquents dans le langaee écrit (journaux, langue administrative, juridique, commerciale, romans). Il s'ensuit qu'on peut distinguer, dans les helvétismes, plusieurs niveaux : **canceler, livret de service, musique d'avenir, prétériter, etc,** appartiennent à la langue commune ; **minçolet, matu** (bac), **mouille, faire la meule** sont plutôt familiers ; **râper sur le poil, c'est bœuf, une pétée** (flopée, chiée) sont populaires. Enfin, il existe des argots scolaires régionaux : ainsi, mes élèves appellent « pêche » une interrogation écrite (ratée).

6. L'enseignement traditionnel et les niveaux de langue

On peut formuler, à l'égard de l'enseignement traditionnel, un certain nombre de critiques :

1. Il attache une importance exagérée à la langue littéraire, allant souvent jusqu'à la considérer comme la seule digne d'être étudiée et imitée : les extraits d'anthologies sont toujours des textes d'auteurs, et souvent d'auteurs du passé. Les « manuels de l'art d'écrire » n'envisagent guère que la langue littéraire. Il est significatif que les modèles de **lettres familières** proposées aux élèves dans le « Manuel pratique de Composition française » de J. Beaugrand (Hachette, 1959) soient de Racine, Corneille, Mme de Sévigné, Rousseau, Voltaire, Flaubert et Nerval ! Les phrases ou les textes étudiés en cours de grammaire, du moins dans le secondaire, sont, pour la plupart, puisés chez les écrivains. Galichet (Galichet, Châtelain, Galichet, « Grammaire française expliquée, 4e-3e », Lavauzelle, 1965 [1]) ne propose-t-il pas, pour l'étude des subordonnées sujets et attributs, un extrait du Cid, pour celle de l'impératif une fable de La Fontaine et pour celle de l'expression de l'avenir un texte de Rabelais ? Voici, à titre d'exemples, 2 phrases de cette dernière leçon (Galichet se garde bien de préciser qu'elles sont, aujourd'hui, incorrectes).

Là recouvrerez argent à tas.

Là se sont trouvés [...] seize cents éléphants lesquels aurez pris à une chasse...

2. Il ne fait pas clairement la distinction entre langue littéraire et langue com-

---

[2] *Robert Beauvais (*Le Français kiskose, *Fayard, 1975) appelle ce langage « argot de cheftaine ».*

[1] *Je cite Galichet parce que c'est un des moins traditionnels parmi les grammairiens traditionnels. Il paraît qu'ici ou là, en Suisse romande, on le considère même comme révolutionnaire !*

mune, entre ce qui est rare et ce qui est fréquent. Dans les explications de vocabulaire (notes en marge ou en bas de page dans les anthologies), les termes littéraires ou archaïques ne sont souvent pas donnés comme tels : ainsi, lisant la fable « Les Animaux malades de la Peste » (Descazaux et Littman, LIRE, 4e, Bordas, 1967), les élèves pourront penser que **accidents** (circonstances), **clerc** (savant) ou **traits** (flèches) appartiennent à la langue commune contemporaine, au même titre que **mal, terreur, crime, inventer.**

Dans le « Français par les Textes », de J. Beaugrand et M. Courault (Hachette, 1962), on trouve, page 234, la série de verbes suivante : **marcher, grimper, rouler, voler, glisser, ramper, flotter, chevaucher.** Or, contrairement aux autres, le dernier, dans le sens d'« aller à cheval » ressortit à la langue littéraire. La liste des odeurs (ibid.) est encore plus caractéristique : à des termes de la langue commune, comme **épicer, fumet, humer, irritant, léger, relent, tenace,** se mêlent des mots littéraires comme **senteur, remugle** et **alliacé.** B. Cognet et M. Janet (« Apprendre à écrire, II : La Vie intérieure », Belin, 1949) citent pêle-mêle les « états de joie supérieure » suivants : **enthousiasme, transport, ravissement, exaltation, béatitude, extase.** Or **transport** est littéraire ou archaïque, **béatitude** littéraire ou religieux.

Dans une fiche de vocabulaire destinée à des élèves du primaire (Henry, Kroepfli, Jeanprêtre, Vogel, Vocabulaire 4e année, Berne 1972), on trouve la liste de véhicules suivante : **draisienne, litière, victoria, diable, cab, tilbury, triporteur, caravelle, omnibus, haquet** et **tapissière !**

Ajoutons que, dans les manuels écrits par des Suisses, on trouve souvent des helvétismes dont le caractère régional n'est pas signalé, par exemple **chambre à lessive, carnotzet, passe-vite** dans le « Vocabulaire vivant » d'André Marthaler (Payot, 1959).

3. Les termes et les tours familiers et populaires sont souvent condamnés. On les juge « pas français », « vulgaires », « incorrects » [1], « vicieux » [2]. On parle de « barbarismes » [3] et de « solécismes » [4].

Or rien de plus français que **s'emmerder !** Une phrase comme « Il veut pas parler » n'est pas incorrecte. Elle relève simplement du langage familier (ce qui ne signifie évidemment pas qu'on ne la fera pas corriger dans un résumé écrit ou une dissertation). Le subjonctif après **après que,** l'emploi de **en** pour désigner des personnes (Je t'en ai déjà parlé [de Marie]) appartiennent désormais à la langue écrite des gens cultivés.

Le maître qui refuse les langages familier et populaire en toutes circonstances commet une grave erreur psychologique car il condamne la langue même — et à travers elle le milieu social — de la majorité des enfants. **Il faut admettre que dans certaines situations de communication les niveaux familier et populaire, voire argotique, sont tout à fait de mise.** Il est regrettable que certaines autorités scolaires ne le comprennent pas encore.

4. L'évolution linguistique récente est refusée (alors que les changements qui ont eu lieu il y a plusieurs siècles sont considérés comme tout à fait naturels).

Galichet (op. cit.) trouve normal que **gentil** ne signifie plus **noble,** que **travail** ne signifie plus **tourment,** que **férir** ne s'emploie plus que dans l'expression **sans coup férir,** mais il n'accepte pas le sens moderne d'**achalandé** (fourni en marchandises), de **conséquent** (important) ou de **soi-disant** (prétendument), etc.

5. On qualifie de « populaire » ou d'« argotique » ce qui n'est que familier.

M. Courault (op. cit.) attribue au langage populaire des tours comme : Il risque de guérir. - Votre visite m'a évité un dérangement. - Je vous promets qu'il a été content de vous revoir. - Il fixait son adversaire. - Je me rappelle de l'incident. - Il raconta son aventure, histoire de faire rire la compagnie [5].

6. On nie l'autonomie de la langue parlée et on cherche à obtenir que les élèves parlent comme on écrit. C'est ainsi qu'on aboutit à des exercices structuraux qui font **dire** (ces exercices sont oraux) à des enfants de 8 à 10 ans des phrases comme : « Vas-tu à la piscine ce soir ? » « La tempête sera-t-elle catastrophique pour les vendanges ? » « Que les automobilistes conduisent inprudemment ! » « Ma sœur n'est sensible ni à la douleur ni à la violence. » « Ecouté-je des disques ? » « Qui s'y frotte s'y pique-t-il ? » [1].

7. Ce mépris des réalités se retrouve dans la **prédilection des enseignants pour les exemples peu vraisemblables** [2] : Genouvrier et Gruwez (op. cit. en note) font dire aux enfants des phrases telles que : « Le poisson rouge nage dans le bocal rond. » « L'ours gros et gourmand lape le miel. »

E. et O. Bled (« Cours moyen d'Orthographe », Hachette, 1954) font écrire : « Nous ployions sous le faix. » - Tu hasardas. - Vous hasardâtes. - Tu ruisselas. - Vous ruisselâtes, etc. ! [3]

A. Baguette et R. Frankard (« Manipulations de Grammaire nouvelle », 4e-3e, Scodel, 1974) font construire des phrases comme : « Aujourd'hui l'achat des légumes, au marché, par la ménagère retarde l'heure du repas. » « La résolution facile de toutes les difficultés par cet élève lui donne le goût des langues.» «La bassesse du calcul de cet homme intéressé le rend infréquentable. » « La fuite des invités devant votre musique de sourds les a rassemblés au jardin. »

En conclusion, je dirai que nous devons avoir à l'égard de la langue et de ses variétés une attitude **réaliste et libérale.**

Michel Corbellari.

---

[1] *« Amène-toi : langage parlé, naturel mais pas très correct » (Achard, Lupin, Quillet, « A, Livres ouverts », 6e, Hachette, 1969).*

[2] *« On évitera donc avec soin certaines tournures vicieuses du parler populaire. » (M. Courault,* « *Manuel pratique de l'Art d'écrire* », *I, Hachette, 1956).*

[3] *« Il est des barbarismes dont un seul déconsidère un devoir et son auteur. » (M. Courault, op. cit.) Ex. : des gens fortunés (= riches) - parler* avec *qqn (= parler à qqn) !*

[4] *Malgré que (= bien que), pallier* à *un inconvénient (= pallier un inconvénient), etc. (M. Courault, op. cit.)*

[5] *En ce qui concerne la* norme *(et les niveaux de langue), le meilleur guide est actuellement le* Dictionnaire du Français contemporain, *Larousse, 1971.*

[1] *Les 3 premiers exemples sont tirés de E. Genouvrier et Cl. Gruwez,* « *Français et Exercices structuraux au CE1* » *(Larousse, 1972). Les 3 derniers proviennent de J. Bonnet et J. Rouaud,* « *Imprégnation grammaticale par des Exercices de Type structural, CM* » *(L'Ecole, 1972).*

[2] *Sans parler des phrases moralisatrices : (Lorsque la patrie est en danger, tous les citoyens doivent la défendre. [Bled, op. cit.]), sentimentales (La maman écoute avec tendresse le balbutiement de son enfant. [Bled]) et les sempiternels exemples où il est question d'*école, *d'*élève, *de* récompenser, *de* punir... *et de vie rurale !*

[3] *Et je m'en voudrais de ne pas citer E. Legrand, qui, dans sa* « *Stylistique française* » *(1940, J. de Gigord), laquelle connaît encore un certain succès, propose d'écrire des phrases ou des expressions aussi savoureuses que :* « *Sous nos rames blanchit tout l'Hellespont.* » « *Dans notre nature déchue fermente un levain d'iniquité.* » « *Au terme de la vie touche peut-être ce jeune présomptueux.* » « *Cette côte projette plusieurs caps.* » « *Pratiquer des intelligences avec l'ennemi.* » « *Gazer la vérité.* » « *Cette pièce étincelle de beaux vers.* » « *Tressaillir d'un grand frisson patriotique.* »

Page des maîtresses enfantines

Chères collègues,

N'ayant reçu qu'un seul message d'encouragement lors de ma première tentative de grouper autour d'un thème poèmes et chansons, je me demande s'il est utile de continuer ?

Toutefois, en pensant spécialement à nos jeunes collègues débutantes, j'ai essayé de composer avec l'aide de quelques bonnes volontés une sorte de « bestiaire » se rapportant aux animaux du cirque et du zoo.

Il me semble que cette formule, si elle vous convient, nous permettrait petit à petit, de nous constituer un dossier sur différents thèmes et nous éviterait bien des recherches, souvent infructueuses !

F. Paillard - Leyvraz.

P.-S. : Il va sans dire que certains poèmes sont trop longs pour les petits et peuvent être facilement « fragmentés ».

La Girafe

Je voudrais une girafe,
aussi haute que ma maison
avec deux petites cornes
et des sabots bien cirés !
Je voudrais une girafe
pour entrer sans escalier
par la lucarne du grenier ! (...)

La Girafe et le Petit Photographe

Bonjour, Madame la girafe,
avez-vous peur du photographe ?
Clic, clac, oh ! que je suis bête !
J'ai pris vos pieds sans votre tête !
Baissez donc un peu le cou,
et montrez-nous vos grands yeux doux !
Là, regardez-moi, souriez !
Une, deux, trois, ne bougez pas !
Clic, clac, la belle photo que voilà ! (...)

Le Perroquet

Le grand perroquet
de Monsieur Riquet
n'était pas muet...
Que le temps soit frais,
que le temps soit chaud,
le grand perroquet
de Monsieur Riquet
toujours répétait :
« Eh ! Bonjour Riquet,
je veux du pain frais ;
Eh ! Bonjour Rico,
je veux du pain chaud ! »
(Brins d'herbes - M.-L. Maggi - SPR)

Pingouins

Dans leurs habits
de cérémonie,
on dirait deux diplomates,
face à face, réunis
pour le meilleur
et pour le pire. (...)

Au Zoo

Le crocodile fumait sa pipe,
l'éléphant se lavait les dents,
le lion mangeait des bonbons,
la gazelle prenait son ombrelle,
le crapaud faisait le beau,
c'était dimanche au zoo ! (...)

Les Hippopotames

Grosse dame hippopotame
dam- dam- dam !
marche sur le macadam
dam- dam- dam !
Gros père hippopotame
pam- pam- pam !
marche sur le macadam
pam- pam- pam !
Petit hippopotame
aïe- aïe- aïe !
marche le dernier
sur trois pieds !
Il s'est tordu le pied,
dans le bourbier,
il va le tremper,
aïe- aïe- aïe !
Dans l'eau salée,
sans pleurer,
et l'enrouler
dans une feuille de bananier !
Quand il sera guéri,
oui- oui- oui !
il pourra galoper
le premier ! (...)

Un Pingouin

Un pingouin sur la banquise,
Qui s'dandine, qui s'dandine,
Glisse par-ci, par-là,
tombe dans l'eau
et puis s'en va ! (...)

Kangourou

Les mères kangourous
n'ont pas besoin
de voitures d'enfants.
Elles mettent leurs petits
dans leur poche,
comme un mouchoir ! (...)

Avez-vous vu ? (comptine)

Avez-vous vu
un pingouin noir
dans une armoire,
dans un tiroir,
dans un mouchoir ?
Avez-vous vu
un ours blanc,
bien turbulent,
qui s'lave les dents
sur un volcan ?
Avez-vous vu
un morse gris,
sur un tapis
aller au lit
quand il fait nuit ? (...)

Les Perroquets

Quel tintamarre dans la forêt !
C'est la bagarre des perroquets !
Leurs plumages éclatants,
leurs cris assourdissants,
animent les grands bois.
Ils jacassent tous à la fois !
Ils sont jolis...
mais pas polis ! (...)

Si j'étais un Léopard

Si j'étais un léopard
enfermé dans une cage
je prendrais derrière les barres
un air si dur, si sauvage
que personne n'oserait
de ma cage s'approcher !
Alors on me permettrait
dans ma jungle de rentrer
et tout le long du chemin,
je rirais d'un air malin ! (...)

La Parade du Cirque

Voici les lions et les éléphants,
les acrobates, les trapézistes,
L'homme le plus maigre du monde,
le plus petit de tous les nains
et le géant dont la tête effleure presque
[les nuages.
Voici les phoques et les ours,
les chevaux caracolants,
Monsieur Loyal et son grand fouet,
son beau chapeau sur sa tête.
Voici les adroits jongleurs
et les chameaux si bizarres
qui avancent trois par trois.
Voici les clowns qui cabriolent,
regardez donc leurs grimaces
et leurs perruques, et leurs faux-nez !
Les voi-là, les voilà !
Suivons-les, suivons-les !
Sous le grand chapiteau
le spectacle va commencer. (...)

Le Clown

Six pirouettes bleu, blanc, blanc, bleu,
[voilà le ciel !
Six pirouettes bleu, vert, vert, bleu,
[voilà la mer !
Six pirouettes vert, jaune, jaune, vert,
[c'est le désert !
Six pirouettes or, jaune, jaune, or,
[c'est le soleil !
(Paul Fort)

Le Cirque

Voilà la musique, la musique du cirque,
Voilà les éléphants,
les ours à bicyclette,
et les hommes volants
tout là-haut sur nos têtes !
Les tigres ne m'ont pas fait peur,
(je crois que je serai dompteur !)
Oh ! les clowns, les clowns, les clowns,
qu'ils sont bavards, qu'ils sont drôles !

Au Zoo

Quand l'éléphant est enrhumé,
joli travail pour se moucher !
Si elle avale de travers,
la girafe, ah ! quel courant d'air !
Le zèbre est-il en pyjama
ou bien en habit de forçat ?
Et j'ai beau creuser mes méninges,
je ne sais pas si c'est le singe
qui me ressemble, ou si c'est moi,
quelquefois !
(Notre petit monde - Simone Cuendet)

Un Eléphant

Un éléphant, c'est grand,
pour un petit enfant.
Mais j'en connais un
que j'aime tout plein, tout plein !
Il marche sur des roulettes,
quand je veux, il s'arrête,
il a une trompe en bois
et des yeux bien gentils.
Et il est plus petit
que moi ! (Simone Cuendet)

J'aime l'Ane...

J'aime l'âne si doux
Marchant le long des houx ;
il prend garde aux abeilles
et bouge ses oreilles ;
Il réfléchit toujours
ses yeux sont de velours.
(Il reste à l'étable
résigné, misérable.)
Il a tant travaillé
que ça vous fait pitié.
L'âne n'a pas eu d'orge,
car le maître est trop pauvre.
Il a sucé la corde,
puis a dormi dans l'ombre.
Il est l'âne si doux,
marchant le long des houx.
(F. Jammes, Voici des Roses, Bourrelier)

Les Chevaux du Cirque

Qu'ils sont beaux
mes sept chevaux !
qu'ils sont beaux !
Claque mon fouet,
fais-les danser
une, deux, sur deux pattes,
trois, quatre, sur quatre pattes.
Claque mon fouet,
fais-les danser,
fais-les tourner
et puis, sauter ! (...)

Au Zoo

Au zoo nous avons vu
des phoques, des zébus,
des ours, des dromadaires,
des chameaux, des panthères.
Le gardien nous a montré
des singes en liberté.
C'est amusant, et pourtant,
rien ne vaut les éléphants !
L'hippopotame est trop gros,
Bébé girafe trop haut,
les tigres sont trop méchants,
Ah ! vivent les éléphants !
Mais ce que nous préférons,
plus que les tigres et les lions,
qu'ils soient gris ou qu'ils soient blancs,
ce sont les gros éléphants !

Ménagerie

Oh ! papa ! toi qui sais tout,
toi qui lis dans tous les livres,
et même dans le journal,
où les lettres sont si fines,
oh ! papa ! devine, devine !
Ses yeux sont deux billes de verre,
ses oreilles, feuilles de chou,
il a mis la peau de son père,
avec son nez de caoutchouc,
il fait peur aux petits enfants !
Qu'est-ce que c'est ? C'est l'éléphant.
Il ne va jamais à l'école,
il se met les doigts dans le nez,
et quand il se gratte la tête,
c'est avec ses ongles de pied.
Il n'a pas l'air très bien portant,
Devine ! C'est l'orang-outang !
Elle dort dès qu'on la regarde,
Dès qu'on s'éloigne, elle a marché,
c'est comme une pierre malade,
elle s'amuse à s'ennuyer.
Petit père, devines-tu ?
C'est la T.O.R.T.U. Tu !
On nous a dit qu'il est en bête,
mais nous croyons qu'il est en bois.
Il ne bouge ni pied ni patte,
Il paraît qu'il pleure parfois,
et pourtant, ça ne se voit pas,
c'est le crocodile, papa !
Il dit tout ce qu'on lui fait dire
il est vert, il parle du nez.
Il nous demande avec colère
si nous avons bien déjeuné.
Oh ! père ! tu le reconnais :
C'est un père : le perroquet !
Il mange, il boit, il crie, il pleure,
il se mouche dans son habit,
il se roule dans la poussière,
il ne fait pas ce qu'on lui dit,
celui-là, tu l'aimes pourtant :
Petit père, c'est ton enfant !
(Georges Duhammel - Voix du vieux monde - Hendel)

Le Jongleur

Je lance mes balles,
voyez c'est facile !
Je les rattrape,
c'est plus difficile !
Balles rouges, balles jaunes,
balles vertes, balles bleues
volent jusqu'au ciel
en dessinant un arc-en-ciel ! (...)

CAFÉ-ROMAND
Les bons crus au tonneau
Mets de brasserie
St-François
Lausanne
L. Péclat

QUELQUES CHANSONS...

L'éléphant	Petites voix, petites jambes	Fœtisch
Au cirque	Carlo Boller et Renée Dubois	
A Paris, sur mon petit cheval gris	Chansons de deux à cinq notes	Willems I
Mon père avait un âne	William Lemit, au petit bois charmant	Scarabée
L'âne blanc	A petits pas - Cockenpot	Seuil
Notre âne	Gentil coquelicot - Goldenbaum	Scarabée
Mist' en l'air (pour un clown musicien)	Perlimpinpin - Carlo Boller	Fœtisch
Pimpé	Perlimpinpin mél. pop.	Fœtisch
Le perroquet	30 chansons pour l'école enf. L. Pache	DIP Genève
Les petits pingouins	30 chansons pour l'école enf. L. Pache	DIP Genève

QUELQUES HISTOIRES...

Histoire du Nègre Zo'hio	Marie Colmont - les petits - Père Castor	Flammarion
Animaux du Zoo	Père Castor	
Dandi la Girafe	Pierre Probst	Hachette
Le Cirque de Caroline	Pierre Probst	Hachette
Youpi au Zoo	Pierre Probst	Hachette
Rose, l'Hippopotame	Belles histoires	Pomme d'api
Pouf, Patapouf l'Eléphant	Jackson	Petit livre d'or
Deux Petits Ours	Ylla	Guilde du livre
Boum et ses Frères	Pierre Probst	Albums roses
Picotin, le Petit Ane	R. Simon	Albums roses

Formation continue

L'évolution de l'intelligence : son éveil et son achèvement

par Viviane Guerdan, psychologue.

Ce qu'est l'intelligence, comment on peut la cerner.

Ses mécanismes formateurs : parts respectives de l'hérédité, de l'expérience, des interactions et transmissions sociales. — **Ses étapes successives :** de 0 à 5-6 ans, de 5-6 ans à 11-12 ans, de 11-12 ans à l'âge adulte. — **Ses principales manifestations :** formation de « l'objet permanent » ; apparition de la « fonction symbolique » et de ses corollaires : langage, jeu, dessin, mémoire ; compréhension du réel, de l'univers (raison des « pourquoi ? », élaboration des lois causales) ; construction de la pensée logique (accession aux notions de classification, de nombre, d'espace, de temps, aux « schèmes formels ») ; sociabilisation (collaboration avec les pairs, jugement moral). — **Ses implications pédagogiques.**

Essentiel est l'apport de PIAGET à la compréhension de l'enfant et de l'adolescent. Encore faut-il rendre accessible cet apport. Tel sera le but de ce week-end, particulièrement utile aux **parents, éducateurs, enseignants.**

Genève, 6-7 mars 1976.

Le dessin chez l'enfant

par Samuel Chetrit, psychologue.

L'évolution du dessin chez l'enfant, en fonction du développement de son intelligence et de son affectivité.

Applications psychopédagogiques : **le dessin comme moyen de connaissance et de compréhension de la personnalité de l'enfant.**

Ce week-end s'adresse particulièrement aux **parents, éducateurs, enseignants,** qui pourront s'ils le désirent faire analyser certains dessins d'enfants.

Genève, 24-25 janvier 1976.
Lausanne, 31 janvier-1er février 1976.
Bienne, 20-21 mars 1976.

Le rêve : sa valeur et sa signification

par Christophe Baroni.

Les scientifiques nous affirment que **nous rêvons tous,** chaque nuit. Or, les rêves sont **« la voie royale » qui mène à la découverte de notre inconscient.** Il est donc singulièrement précieux d'**apprendre à déchiffrer nos rêves** par une méthode sûre, basée sur la connaissance des mécanismes formateurs des rêves. La technique du **rêve éveillé** et **l'utilisation du rêve par les surréalistes** seront aussi étudiées au cours de ce week-end.

Genève, 29-30 novembre 1975.
Bienne, 17-18 janvier 1976.

Les adolescents d'aujourd'hui

par Christophe Baroni.

Dans notre monde **en mutation,** le conflit des générations prend des significations nouvelles. **Qui sont, en fait, les adolescents et adolescentes d'aujourd'hui ?** Que veulent-ils ? Qu'attendent-ils ? Comment envisagent-ils la vie ? l'amour ? les relations sexuelles ? la morale ? la drogue ? la politique ? l'avenir de notre société ? les lois qui la régissent ? l'armée ? le pouvoir ? **Ils répondront eux-mêmes,** grâce à des enregistrements réalisés dans

une atmosphère de confiance. Tous les **parents, éducateurs** et **enseignants** sont concernés par ces problèmes.

Lausanne, 13-14 mars 1976.
Genève, 8-9 mai 1976.
Bienne, 22-23 mai 1976.

La constellation familiale

par Christophe Baroni.

Comment **le destin d'un être** est fonction de la « constellation familiale » — L'enfant face au **couple parental** — **Le divorce** et ses répercussions sur l'enfant — Les **mères célibataires** — **Le choix du conjoint et de la profession** (motivations inconscientes) — La **« névrose de destinée »** et le **« principe de répétition »** (FREUD) — **Pour et contre la famille** — Réinventer le couple — Aspects inconscients du lien **parents-enfants** — **Frères et sœurs.** Week-end destiné aux **couples,** aux **parents,** et à quiconque désire **comprendre mieux d'où il vient et où, le sachant ou non, il va.**

Lausanne, 6-7 décembre 1975.

La vie du couple : sexologie et psychologie de la vie amoureuse

par Christophe Baroni.

Mieux comprendre les mystères du **désir** et de **l'état amoureux** — **Sexualité « normale » et « pathologique »** — Analyse des principales **difficultés sexuelles et affectives** du couple : les moyens d'y remédier — Lacunes de **l'éducation sexuelle** — **Remise en question de la morale sexuelle traditionnelle** — Le mariage à « refaire » ?

Week-end destiné non aux **couples ou futurs couples seulement,** mais à tout **homme,** toute **femme** prêt à envisager ces questions avec objectivité et sans parti pris.

Lausanne, 15-16 mai 1976.

● **Horaire de chaque séminaire :**

Samedi : de 13 h. 30 à 18 h. 30. Possibilité de prendre un repas en commun, puis **entretiens individuels** avec l'animateur (gratuits).

Dimanche : de 9 h. 30 à 12 h. puis repas en commun pour ceux qui le désirent. **13 h. 30 à 18 h. 30.**

(Le **lieu exact** est précisé lors de l'envoi des textes et documents.)

Prix d'un séminaire (résumés, documents, év. livres et éventuel entretien compris) : Fr. 90.— (étud. : Fr. 70.—). Couple Fr. 160.—.

● **Inscriptions :**

Par écrit, à l'adresse de **Christophe Baroni - 5, Maupertuis - 1260 NYON.** Ou éventuellement par téléphone : au (022) 61 24 82.

Radio scolaire

Quinzaine du 17 au 28 novembre

POUR LES PETITS

Voitures de course

Dans le cadre de chaque centre d'intérêt du mois, le thème choisi n'est pas traité de façon uniquement didactique. Il y a toujours place faite au domaine de la pure imagination : on y diffuse un conte.

Mais, dira-t-on, est-il possible d'imaginer un récit merveilleux en rapport avec les « voitures de course » ? Ce n'est pas d'aujourd'hui que les contes s'inspirent de la réalité ambiante et qu'ils font intervenir, non seulement des êtres animés, mais les objets de l'existence familière. Pensons au pot de beurre du Petit Chaperon Rouge, sans parler du bonnet qui lui valait son nom ; pensons à la citrouille de Cendrillon... Simplement, ces objets acquièrent, dans un tel genre de narration, des qualités ou des pouvoirs qu'ils n'ont pas dans la vie de tous les jours. Pourquoi l'auto, présente indiscutablement à tous les moments de nos journées, se verrait-elle exclue d'un tel phénomène ?

Pour la troisième émission de la série qu'elle a préparée à l'intention des élèves de 6 à 9 ans, Simone Volet a adapté un conte tchèque d'Aloïs Mikulka : « L'Etoile et la petite Auto. » On y voit une modeste petite voiture, méprisée par toutes ses concurrentes plus volumineuses, remporter la victoire grâce à son amie l'étoile...

Diffusion : lundi 17 novembre, à 10 h. 15, sur Radio Suisse romande II (MF).

On reproche parfois aux émissions radioscolaires de favoriser la passivité chez les jeunes auditeurs. Rien n'est plus faux ! Certes, quelques émissions s'adressent, premièrement et plus directement, à l'intelligence, à la sensibilité, à l'imagination des élèves. Mais il resterait à déterminer si, après coup, ces émissions-là n'ont pas des effets seconds sur le sens de la créativité... Pour le surplus, nombreuses sont les émissions qui, tout justement, font appel à une participation directe des enfants.

Ainsi, les thèmes proposés aux auditeurs de 6 à 9 ans dans le cadre d'un « centre d'intérêt du mois » donnent régulièrement lieu à un concours de créations d'élèves. Et, dans le cas de celui présenté par Simone Volet durant ces dernières semaines, il s'agissait de réaliser une maquette de voiture de course — maquette pouvant aller jusqu'à une dimension de trente centimètres...

Dans un tel concours, comme dans une course automobile, il y a des gagnants : « les champions ». Ce sont eux que la responsable de cette série va présenter au cours de sa quatrième et dernière émission sur ce sujet.

Diffusion : lundi 24 novembre, à 10 h. 15, sur Radio Suisse romande II (MF).

POUR LES MOYENS

Lorsque l'oiseau paraît... (II)

A la question : « Quels oiseaux connaissez-vous ? », un élève d'une classe de ville a répondu : « Ceux qu'on peut voir dans les rues... » Aveu significatif, et qui résume bien l'ignorance où restent trop d'enfants de la réalité du monde des oiseaux — un monde, pourtant, d'une richesse et d'une diversité étonnantes.

Même à ceux de nos élèves, âgés de 10 à 12 ans, qui, placés dans de plus favorables conditions, ont pu observer d'autres oiseaux que quelques moineaux, merles, pigeons ou mouettes, il est nécessaire de rappeler que la gent ailée, si on la retrouve partout dans le monde, est soumise, selon les latitudes et les climats, à des modes d'existence différents.

Qu'en est-il, par exemple, pour les « oiseaux de Laponie » ? Cette contrée, située tout au nord de notre continent et partagée politiquement entre trois pays, ne fait guère parler d'elle. L'homme y est rare, les routes aussi. En hiver, le froid et la nuit y règnent en maîtres, longuement et durement ; pendant le bref été, le jour n'a pas de fin...

Dans ces conditions, quels sont les

oiseaux qui peuvent y vivre, et comment ? C'est à ces questions que Paul Géroudet apporte, dans son émission, des réponses précises et détaillées.

Diffusion : mardi 18 et jeudi 20 novembre, à 10 h. 15, sur Radio Suisse romande II (MF).

A vos stylos !

Il est assez curieux de constater, à une époque où la communication orale a pris tant d'importance, combien d'élèves éprouvent des difficultés, non seulement à exprimer clairement ce qu'ils pensent ou ressentent, mais aussi à raconter avec aisance une petite scène, à rendre compte avec précision d'un événement auquel ils ont été mêlés. Il est vrai que les exemples qui leur viennent des mass media ne sont pas toujours des plus probants...

Depuis plusieurs années, le soussigné propose des émissions d'appoint à l'enseignement de la rédaction. Il présente aux élèves de 9 à 12 ans des exemples de textes, sur des thèmes et des tons variés — textes qu'il explique et commente, dont il analyse la composition et le contenu. Puis il leur dit : mettez-vous à votre tour « à vos stylos », et efforcez-vous d'écrire un texte simple et correct, vivant, sensible... Les résultats — ainsi qu'en témoignent les travaux participant aux concours lancés lors de chaque émission — sont fort encourageants.

Comme nous approchons à grands pas des fêtes de fin d'année, il suggère aujourd'hui de décrire l'atmosphère d'un « joyeux Noël », d'après un texte de Marie Noël (un nom prédestiné, quoi !).

Diffusion : mardi 25 et jeudi 27 novembre, à 10 h. 15, sur Radio Suisse romande II (MF).

POUR LES GRANDS

La littérature, un dialogue entre amis

Nous voici aux portes de la mauvaise saison. Cette époque, autrefois, ramenait la coutume des longues veillées, où les conteurs retrouvaient le rôle joué par les aèdes, trouvères ou troubadours. Aujourd'hui, ce sont la radio, et surtout la télévision, qui nous apprêtent, pour l'agrément de nos soirées, des divertissements inspirés du même besoin de rêve ou d'évasion...

Ce besoin de rêve ou d'évasion, cette envie de dépasser les limites du quotidien, on en décèle, tout au long des siècles, l'aveu et l'expression dans de nombreuses œuvres littéraires : de l'Odyssée à la science-fiction, en passant par les chansons de geste ou Tristan et Iseut, les occasions de s'en convaincre ne manquent pas — et l'on pourrait dire, en arrangeant quelque peu le vers de Baudelaire, que ce sont « comme de longs échos qui de loin se répondent ».

Dans la perspective de « la littérature, un dialogue entre amis », c'est à recueillir quelques-uns de ces échos dans le passé que le soussigné convie les élèves de 12 à 15 ans, pour leur faire reconnaître, selon l'exclamation d'Alfred de Vigny, « qu'il est doux d'écouter des histoires »...

Diffusion : mercredi 19 et vendredi 21 novembre, à 10 h. 15, sur Radio Suisse romande II (MF).

A l'écoute de la musique (I)

Il serait faux de croire que la plupart des enfants, entre 12 et 15 ans, restent insensibles aux attraits de ce qu'il est convenu de nommer la grande musique. Simplement, c'est une démarche qui ne va pas de soi : il faut la susciter et l'encourager, grâce à une initiation intelligente — comme celle à laquelle se voue Michel Veuthey, dans la série de trois émissions qu'il a préparées pour convier les élèves de nos classes de grands « à l'écoute de la musique ».

M. Veuthey a précisé lui-même l'esprit dans lequel il s'est efforcé de travailler : « La musique est un art mystérieux ; c'est un langage, un moyen de communication qui s'adresse bien plus à notre sensibilité qu'à notre intelligence. La connaissance cérébrale de l'histoire de la musique et de ses éléments ne peut donc nous livrer tout son mystère. Une certaine connaissance des composantes de la musique est pourtant très utile : elle n'est pas un but, pour l'auditeur moyen, mais elle l'aide à établir le contact avec l'œuvre, puis à soutenir son attention en lui fournissant des jalons, des points de repère. »

La première émission de la série met plus particulièrement en lumière un élément essentiel de la musique vocale : « le texte et sa musique », autrement dit l'exploitation et l'amplification, par le musicien (dans le cas particulier, Roland de Lassus), du contenu poétique et affectif du texte qu'il a choisi.

Diffusion : mercredi 26 et vendredi 28 novembre, à 10 h. 15, sur Radio Suisse romande II (MF).

Francis Bourquin.

DOCUMENTS

A. Textes choisis pour l'émission « La littérature, un dialogue entre amis » :

— Homère : Rencontre d'Ulysse et de Nausicaa (**L'Odyssée,** chant VI. Traduction de Mario Meunier. La Guilde du Livre, Lausanne, 1961 ; collection de l'Arbre-Lyre, 12).

— *** : Roland à Roncevaux (**La Chanson de Roland,** Transcription d'Albert Pauphilet. Editions Gallimard, 1958 ; collection de La Pléiade).

— *** : Navigation de Tristan et Iseut.

— La méprise fatale (**Tristan.** Version d'André Mary. La Guilde du Livre, Lausanne, 1961 ; Collection classique, 30).

— J. Boulenger : Galaad, Perceval et Bohor au château du Graal (**Les romans de la Table ronde,** tomme III. Editions 10/18, Paris, 1971).

— F. Rabelais : La harangue que Maître Janotus de Bragmardo fit à Gargantua pour récupérer les cloches (**Gargantua,** chapitre 19. Transcription en français moderne. Editions du Seuil, Paris, 1973 ; collection L'Intégrale).

N.B. Une autre émission, diffusée au cours du premier trimestre de 1976, présentera, sur ce même thème, des pages des XIXe et XXe siècles.

B. Texte qui servira de support à l'émission « A vos stylos ! »

Joyeux Noël

Rose traversa vivement la place et monta la Rue Grande où les magasins, de chaque côté, étaient si resplendissants qu'il y faisait clair comme en plein jour. Les vitrines à qui mieux mieux étalaient leurs merveilles : la charcuterie, un moulin à vent de saindoux avec le meunier et l'âne ; la pâtisserie, une cathédrale en sucre ; le bazar, un train en marche qui passait et repassait par un tunnel sous les yeux éblouis des poupées.

La porte de l'Epicerie Centrale ne cessait de tinter. La boutique embaumait le café, la vanille, les oranges. Les commis ne savaient auquel entendre et pesaient sans discontinuer des figues, des dattes, des mandarines, des marrons glacés, des papillotes. La belle patronne, à la caisse, recevait et rendait la monnaie...

Et de nouveau la Rue Grande. Rose acheta en passant deux branches de houx au vieux marchand de balais qui se tenait rencogné sous le porche des halles, à l'abri de la neige et des courants d'air. En tous sens, les gens se hâtaient, des paquets plein les bras, des gens de la ville et pourtant pour la plupart inconnus d'elle, mais qu'elle aimait au passage comme s'ils avaient été tous des cousins et des cousines, de près ou de loin, à qui elle avait envie de sourire — et elle souriait — ou de jeter un mot en fête pour échanger avec la leur sa jolie joie. « Joyeux Noël ! Joyeux Noël ! » cria-t-elle au facteur, au marchand de marrons, au porteur de journaux qui soufflait de toutes ses forces dans sa corne enrouée.

(Marie Noël : Contes*).*

CRÉDIT FONCIER VAUDOIS

gérant de la

CAISSE D'ÉPARGNE CANTONALE VAUDOISE

garantie à 100 % par l'Etat

Les fonds déposés sur les livrets sont investis **dans le canton uniquement,** notamment en prêts hypothécaires 1er rang.

Siège central : **LAUSANNE - Place Chauderon**

44 agences dans le canton

Société vaudoise et romande de Secours mutuels

COLLECTIVITÉ SPV

Garantit actuellement plus de 2300 membres de la SPV avec conjoints et enfants.

Assure : les frais médicaux et pharmaceutiques, des prestations complémentaires pour séjour en clinique, prestations en cas de tuberculose, maladies nerveuses, cures de bains, etc. Combinaison maladie-accident.

Demandez sans tarder tous renseignements à Fernand Petit, 16, chemin Gottettaz, 1012 Lausanne.

LAITERIES RÉUNIES - GENÈVE

SIBÉRIA

ICE-CREAM GLACES

DESSERTS GLACÉS

A vendre ou à louer à La Barboleuse-sur-Gryon, 1240 m. A 600 m de la télécabine des Chaux :

grand chalet

« En Vacances ».

Construction : 1951 - agrandissement : 1954. 35 lits, réfectoire, chauffage au mazout avec fourniture d'eau chaude ; citerne intérieure. Plus de 1200 m² de terrain.
Vue imprenable.
Pourrait convenir à colonie de vacances ou école.
Prix : Fr. 420 000.—.

Renseignements auprès de A. Gonthier - 1822 Chernex-sur-Montreux - Tél. (021) 61 63 03.

LE TÉLÉSIÈGE — TÉLÉSKIS
BUTTES — LA ROBELLA 1220 m - 1438 m
Val-de-Travers

vous offre pour la saison 1975-1976

un forfait libre-parcours

valable lundi - mardi - jeudi - vendredi
pour le prix de **Fr. 10.—** par **élève.**
En abonnement nominatif avec photo.
Possibilité de logement et pension à Buttes.
Renseignements : **tél. (038) 61 15 24 - 61 33 33.**

Les Transports Publics du Chablais

AL - ASD - BVB

desservent...

LEYSIN - LES DIABLERETS - VILLARS

Toutes les facettes du ski de 1200 m à 3000 m.
Renseignements dans les offices de tourisme.

LA CAISSE CANTONALE VAUDOISE DES RETRAITES POPULAIRES

Subventionnée, contrôlée et garantie par l'Etat

Assure des rentes à tout âge et aux meilleures conditions.

Renseignez-vous sur les nombreuses possibilités qui vous sont offertes en vue de créer ou de parfaire votre future pension de retraite.

LA CAISSE CANTONALE VAUDOISE D'ASSURANCE EN CAS DE MALADIE ET D'ACCIDENTS

Contrôlée et garantie par l'Etat

Elle assure :

a) **pour la couverture des frais médicaux, pharmaceutiques et hospitaliers,** toute personne de la naissance au décès, domiciliée dans le canton de Vaud, aux meilleures conditions, en cas de maladie et d'accidents ;

b) **pour une indemnité de perte de gain,** toute personne exerçant une activité lucrative et domiciliée dans le canton de Vaud, y compris les apprentis, dès le 1er jour d'incapacité de travail, ou à des échéances différées, en cas de maladie et d'accidents ;

c) **pour des indemnités complémentaires aux frais d'hospitalisation en privé** lors de maladie et d'accidents ;

d) **pour des indemnités en capital en cas de décès ou d'invalidité par suite d'accidents,** toute personne de 0 à 65 ans révolus titulaire auprès d'elle d'un contrat pour l'une des assurances de base.

Agences dans chaque commune.

Direction : rue Caroline 11, 1003 Lausanne
Tél. 20 13 51

CITO = DUPLO

Un **tout nouveau duplicateur électrique CITO !** — Simplicité surprenante à l'emploi ! — Remarquablement bon marché à l'entretien. — Reçoit le cliché hectographique dans tous les sens (format A4 !) — **Prix nettement plus bas que la moyenne.**

De même pour le tout nouveau **CITO DUPLO à encre et stencils !**

Et encore : le **petit appareil à photocopier tout,** à —.20 la copie !...

Pierre EMERY, **1066 Epalinges**
Vente - livraisons - entretien
Tél. (021) 32 64 02.

Collègue vend

CHALET

à La Lécherette-col des Mosses, 5 pièces, tout confort, tranquillité, soleil.

Pour traiter : Fr. 98 000.—.

Paquier J.-P., Villardiez 18, 1009 Pully. Tél. 28 49 78.

Psychologie heute

(Psychologie d'aujourd'hui)

Le nouveau magazine scientifique en langue allemande

« **Psychologie heute** » ne s'adresse pas spécialement aux psychologues, bien qu'il puisse être pour eux une source importante d'informations en dehors de leur domaine spécialisé. Ce magazine s'adresse également aux pédagogues, sociologues, théologiens, travailleurs sociaux, juristes, économistes et médecins.

Sa conception rédactionnelle : informations dans le domaine de la psychologie et des sciences apparentées, sous une forme très lisible et compréhensible, écrites par des spécialistes, chacun dans son propre domaine de recherches.

A part le thème principal, chaque brochure contient des informations scientifiques condensées, des comptes rendus détaillés et un aperçu des nouvelles publications dans le domaine de la psychologie, suisses et étrangères.

Les articles ne contiennent pas de débats théoriques et spécifiques mais sont orientés vers la signification pratique et l'utilisation des résultats.

Ce magazine est d'une disposition claire et optiquement plaisante, ce qui en rend la lecture aisément compréhensible, même pour un non-psychologue.

« psychologie heute »

paraît chaque mois. Format magazine de 80 pages. **Le numéro : Fr. 7.—. Abonnement annuel** (frais d'expédition compris) **Fr. 51.—.**

Demandez **un abonnement à titre d'essai,** 4 numéros au prix de faveur de **Fr. 16.—** (frais d'expédition compris).

Editions BELTZ
Case postale 497
4002 **Bâle.**

BELTZ

Bibliothèque Nationale Suisse 3003 BERNE

J.A. 1820 Montreux 1

Imprimerie Corbaz S.A., Montreux